

Université de Zagreb  
FACULTE DE PHILOSOPHIE ET LETTRES  
Département d'études romanes

**Traduction et analyse traductologique de deux nouvelles de  
René Barjavel**

Mémoire de master 2

Master 2 en langue et lettres françaises, mention traduction

présenté par:  
Ivana Ivančić

Directrice de recherche : dr.sc. Evaine Le Calvé-Ivičević

Zagreb, septembre 2016

## Table des matières :

I.	Introduction .....	1
II.	« Qu'est ce que la science-fiction ? » .....	2
	a. La science-fiction française de 1911 à 1985 .....	4
	b. René Barjavel et la science-fiction .....	8
III.	Notre proposition de traduction en croate .....	13
IV.	Les realia.....	30
	a. Classification des realia .....	31
	b. Traduction des realia.....	34
	c. Dénomination de monnaies .....	43
	d. Abréviations et sigles .....	45
V.	Conclusion .....	48
VI.	Bibliographie .....	50
VII.	Annexe : Texte original.....	52

## I. Introduction

Notre mémoire de master porte sur la traduction et l'analyse traductologique de deux nouvelles de René Barjavel, *Monsieur Lery* et *Monsieur Charton*, parues en 1974 dans le recueil *Le prince blessé et autres nouvelles*. Nous l'avons divisé en trois parties :

La première partie sera consacrée à l'auteur de nos deux nouvelles. René Barjavel est considéré comme un grand écrivain de la science-fiction française. Nous trouvons son nom dans *l'Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*<sup>1</sup> de Pierre Versins, il est inclus dans *l'Histoire de la science-fiction moderne (1911-1984)*<sup>2</sup> de Jacques Sadoul et dans l'analyse de la science-fiction d'Irène Langlet. Mais les œuvres de Barjavel se distinguent des autres œuvres science-fictionnelles du 20<sup>ème</sup> siècle. Afin de montrer cette science-fiction barjavelienne, nous avons décidé de commencer notre mémoire de master par la définition du genre science-fictionnel, en utilisant les théories de Darko Suvin et Irène Langlet. Puis, nous allons situer Barjavel dans un cadre historique parce que sa période d'écriture qui couvre plus de cinquante ans (de 1934 à 1986) est marquée par le développement de la science-fiction en France. Ces nouvelles connaissances théoriques et historiques nous serviront dans l'analyse littéraire des deux nouvelles choisies. Ce sont des récits plutôt réalistes qui ont quelques points communs avec les romans de la science-fiction barjavelienne.

Dans la deuxième partie, nous allons présenter notre traduction en croate, qui est la première traduction en croate de ces nouvelles.

Finalement, les realia seront la figure centrale de notre analyse traductologique dans la troisième partie du mémoire. Ces concepts spécifiques sont très difficiles à transmettre dans une autre langue parce qu'ils sont issus de l'histoire culturelle d'un pays. Nous allons tenter de les définir et classer avec l'aide des deux traductologues bulgares Vlahov et Florin. Puis, une grande attention sera prêtée aux problèmes qui surgissent quand nous essayons de traduire les abréviations et les monnaies utilisées à l'époque de l'auteur.

---

<sup>1</sup> VERSINS, Pierre : *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, l'Âge d'homme, Lausanne, 1972.

<sup>2</sup> SADOUL, Jacques : *Histoire de la science-fiction moderne (1911-1984)*, Robert Laffont, Paris, 1984.

## II. « Qu'est ce que la science-fiction ? »

Dû au grand nombre de sous-genres et aux débats sans fin sur l'origine de la science-fiction, il n'est pas facile de définir ce genre vaste. Pour répondre à la question posée dans le titre qui reste toujours ouverte, nous nous appuierons sur la *Poétique de la science-fiction* de Darko Suvin. Selon lui, *ostranenie*, le procédé littéraire établi par les formalistes russes, est le procédé formel pour la création de S-F. Ce terme russe a deux traductions françaises : la première traduction, *l'étrangement* est inspiré par la traduction anglaise *estrangement effect* et la deuxième, *la distanciation* est un terme allemand introduit par Brecht. Mais les deux termes ont la même signification. Il s'agit d'un effet qui se produit chez le lecteur au moment où il se heurte à un monde complètement différent du monde empirique, qui est en même temps perçu « comme *non impossible* dans le cadre des normes cognitives (cosmologiques et anthropologiques) de l'époque de l'auteur<sup>3</sup> ».

Pour créer l'effet de distanciation les écrivains de S-F mettent en scène des *novums*. Le novum est un terme qui fait référence aux nouveautés, aux innovations qui dominent dans les œuvres de S-F. Il peut être une innovation, dite « remarquable » qui est à la base du récit. Dans la plupart des cas, c'est un temps, un lieu ou un personnage qui sont radicalement différents des temps, lieux et personnages empiriques de la fiction « mimétique » ou réaliste<sup>4</sup>. Ce terme de signification vaste comprend tout ce qui est complètement différent de notre univers c'est-à-dire de l'univers de l'auteur. Le novum peut être une société qui habite une planète, mais aussi il peut être une innovation « discrète » comme par exemple un gadget, une théorie scientifique ou un phénomène qui est « un détail, un de ces éléments décoratifs dont on accuse parfois la science-fiction de s'encombrer infantilement<sup>5</sup> ».

Il faut noter que les novums sont aussi intégrés dans le récit du mythe, conte de fées et fantastique, mais ce qui distingue la S-F de ces genres est que le novum science-fictionnel est toujours validé par la logique ou la cognition. Le monde du mythe, du conte de fées et du fantastique n'obéit pas aux lois de la physique et les actions impossibles par exemple la thérianthropie, sont « expliquées » par la magie. En science-fiction, cette transformation

---

<sup>3</sup> SUVIN, Darko : *Pour une poétique de la science-fiction*, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1977, p. 2.

<sup>4</sup> Idem, p. 2.

<sup>5</sup> LANGLET, Irène : *La science-fiction*, Armand Colin, Paris, 2006, p. 30.

d'un être humain en animal sera peut-être expliquée par la mutation ou par l'effet d'un produit chimique. De plus, les temps dans le conte de fées ou le mythe « ont les caractères tout à fait spécifiques qui évoluent peu à peu jusqu'à la conception moderne du temps qui est un processus irréversible<sup>6</sup> ». Tel n'est pas le cas dans la science-fiction. Dans un genre uchronique, par exemple, les protagonistes peuvent se déplacer dans le passé et influencer l'avenir, en changeant le cours de l'histoire. La possibilité de modeler le temps et l'espace dans les œuvres de S-F est aussi une des particularités des novums. Par exemple, une machine temporelle peut dévoiler un monde (ou des mondes) insolite(s).

Pour introduire le lecteur dans ce monde nouveau, l'auteur doit expliquer les détails, c'est-à-dire donner la définition de ces nouveautés. Il peut le faire discrètement en utilisant l'analepse ou l'apposition, ou il peut consacrer de nombreux paragraphes à l'explication, ce qu'Irène Langlet appelle « la description motivée ». Elle affirme également que « l'articulation d'un *novum* et de son "explication" est le véritable moteur du texte science-fictionnel<sup>7</sup> ». De cette manière, les auteurs de S-F créent des « xéno-encyclopédies<sup>8</sup> » qui réunissent des novums et leurs définitions et de cette façon enrichissent le vocabulaire commun des œuvres de science-fiction. Par exemple, le terme « robot » qui a été conçu par l'auteur tchèque Karl Capek est maintenant si souvent utilisé qu'il est sorti du cadre de S-F et nous le trouvons dans les autres domaines scientifiques.

Finalement, nous pouvons donner la définition de la science-fiction en reprenant les mots de Darko Suvin: « La science-fiction est donc un genre littéraire dont les conditions nécessaires et suffisantes sont la présence et l'interaction de la distanciation et de la connaissance, et dont le principal procédé formel est un cadre imaginaire, différent du monde empirique de l'auteur<sup>9</sup> ».

---

<sup>6</sup> GOUANOVIC, Jean-Marc : *La science-fiction française 1918-1968*, McGill University, Montréal, 1983, p. 23.

<sup>7</sup> LANGLET, Irène : *La science-fiction*, Armand Colin, Paris, 2006, p. 38.

<sup>8</sup> Idem, p. 28.

<sup>9</sup> SUVIN, Darko : *Pour une poétique de la science-fiction*, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1977, p. 15.

## a. La science-fiction française de 1911 à 1985

Pour mieux aborder la période entre 1911 et 1985 nous allons consacrer deux courts paragraphes aux deux « pères » de la science-fiction : l'un français et l'autre anglais. Le premier, Jules Verne, a donné la base de toute la S-F moderne, qui aborde des thèmes de voyages souterrains et interplanétaires. Il a été largement influencé par la philosophie du positivisme d'Auguste Comte qui comprend que presque chaque phénomène mondial peut être décrit par les faits vérifiés par l'expérience scientifique. Cet engouement pour la science qui n'a pas de conséquences négatives et qui fait progresser l'humanité est un des leitmotivs des romans verniens. Même s'il a été critiqué parce que les données dans ses romans étaient souvent inexactes ou peu scientifiques, Verne a été le premier qui a établi cette « proto science-fiction<sup>10</sup> » qui est à l'origine de toute la S-F moderne, qui porte sur l'exploration des pays inconnus.

C'est Wells, le deuxième « père », qui a changé la science-fiction. Dans son roman *La machine à explorer le temps* il a introduit une théorie scientifique nouvelle et très populaire à l'époque : le darwinisme. C'est une théorie sur l'évolution biologique selon laquelle les espèces qui survivent sont celles qui s'adaptent le mieux aux changements. Dans ce roman, Wells parle d'un avenir sombre où les monstres (Eloïs) sont devenus l'espèce supérieure sur Terre. Les humains (Morlocs) sont une espèce faible et servent de nourriture pour les Eloïs. De cette façon, Wells s'oppose au positivisme vernien et montre que « l'évolution est une question ouverte qui a deux réponses possibles : brillante ou sombre<sup>11</sup> ».

Dans les paragraphes qui suivent, nous allons parler des auteurs et œuvres qui ont façonné le genre de la science-fiction en France. Nous avons choisi de commencer à partir de l'année 1911 parce qu'elle est marquée par la mort de Jules Verne et la naissance de René Barjavel. Nous allons suivre le développement de ce nouveau genre jusqu'à la mort de Barjavel en 1985.

---

<sup>10</sup> GOUANOVIC, Jean-Marc : *La science-fiction française 1918-1968*, McGill University, Montréal, 1983, p.63.

<sup>11</sup> SUVIN, Darko : *Pour une poétique de la science-fiction*, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1977, p.145.

Au début du 20<sup>ème</sup> siècle, la science-fiction se cachait sous le terme de « voyages extraordinaires ». C'étaient surtout des variations sur les thèmes de Jules Verne. Il fallait rompre avec la tradition vernienne pour que la science-fiction puisse sortir de ce cercle de conceptions répétitives. L'un des premiers qui a réussi à le faire fut Henri Honoré Boex qui se cachait sous le pseudonyme de Rosny Aîné. La survie de l'espèce (thème qu'il a abordé avant H. G. Wells) et les catastrophes antiscientifiques étaient ses thèmes principaux grâce auxquels il était apprécié par un grand public de science-fiction en France. Rosny Aîné s'oppose à Verne, il n'écrit pas des « voyages extraordinaires », il écrit de l'anticipation d'expression française qui influence la génération des écrivains du milieu du 20<sup>ème</sup> siècle.

Les auteurs français avant la guerre se sont interrogés sur la place de la science-fiction dans la littérature. Maurice Renard est un des premiers qui ont essayé de donner un nom à ce genre. Il utilisait des termes comme « merveilleux scientifique », « parascientifique » et « roman d'hypothèse », mais c'est en 1950 que le terme « science-fiction » est apparu. Il a aussi essayé d'inclure la science-fiction dans la haute littérature française, mais, malgré ses efforts, la science-fiction française n'a pas trouvé sa voie dans la période précédant la Première Guerre mondiale et elle est demeurée sous l'influence de ses prédécesseurs.

La science-fiction étasunienne a connu son « Âge d'or » à la fin des années trente et la science-fiction est devenue un genre autonome. Toutefois, la position de la science-fiction dans la littérature française n'a pas beaucoup changé. Les récits de Jacques Spitz montrent bien l'atmosphère dans les romans de science-fiction du milieu du siècle. Il décrit des catastrophes naturelles, des luttes pour la survie entre hommes et mutants, des voyages dans le temps et autres dangers qui menacent l'humanité. Ce sont plutôt des récits satiriques et anti-utopiques qui dévoilent « la nature réelle des comportements humaines sociaux, politiques et idéologiques<sup>12</sup> » et qui sont marqués par le pessimisme de l'entre-deux-guerres.

La science-fiction française a connu un tournant en 1950 quand les éditions Stock ont pour la première fois utilisé le terme « science-fiction ». Un an après, trois éditions différentes ont créé trois collections très importantes pour la science-fiction en France : « Anticipation », « Le Rayon Fantastique » et « Présence du Futur ». Ces deux dernières rassemblaient les écrivains de littérature réaliste séduits par la science-fiction parmi lesquels

---

<sup>12</sup> GOUANOVIC, Jean-Marc : *La science-fiction française 1918-1968*, McGill University, Montréal, 1983, p.205.

se trouve René Barjavel, à qui nous consacrons notre mémoire de master. Comme nous allons parler de Barjavel dans les chapitres suivants, nous allons nous concentrer maintenant sur les auteurs des « romans de consommation<sup>13</sup> » qui étaient les œuvres les plus populaires à l'époque.

La collection qui a publié le plus grand nombre d'œuvres de science-fiction était « Anticipation ». Cette collection a été aussi souvent critiquée parce qu'elle a donné une impression négative de la S-F. Le thème général de cette « littérature de masse<sup>14</sup> » que nous trouvons aussi chez B. R. Bruss est la survie de l'espèce menacée par les extraterrestres, la technologie, les mutants, la pénurie, l'entropie, etc. Dans les romans de Bruss, il y a toujours un héros positif, un homme providentiel qui va sauver l'humanité. L'imaginaire répétitif, la thématique recyclée et l'histoire cyclique poussent ce type de science-fiction vers les romans d'aventures et d'action. Par contre, les innovations de Stefan Wul ont fait progresser la science-fiction vers une littérature plus élevée. Même si les thèmes se rapprochaient de ceux de Bruss, il a introduit des idées nouvelles qui sont venues de sa connaissance approfondie de la science. Par exemple, les dénouements de Wul ne sont pas toujours heureux et les héros de ses romans ne sont pas des personnages qui choisissent la violence pour vaincre l'ennemi, mais des savants et techniciens qui utilisent leur intelligence afin d'atteindre leurs buts. Ce sont les écrivains de formation scientifique comme Wul qui ont créé la science-fiction française des années cinquante et soixante.

La nouvelle tendance des auteurs de la science-fiction des années soixante dix et quatre-vingts était d'assimiler la politique et la science-fiction. Les auteurs « voulaient oublier ailleurs et demain pour parler d'ici et maintenant<sup>15</sup> », ce qui a donné lieu à la création de collections de S-F politique. En outre, l'ordinateur qui était de plus en plus utilisé dans la vie quotidienne est devenu le leitmotiv des romans de S-F. Nous le trouvons dans le recueil *Futurs au présent* de Philippe Curval qui a présenté deux auteurs importants pour l'époque : Serge Brussolo et Jean-Marc Ligny. Chez Brussolo, les ordinateurs arrivent au pouvoir et gèrent la vie quotidienne des habitants d'une ville. Ligny donne aux ordinateurs aussi le pouvoir de contrôler le temps. Au lieu d'un seul héros qui va sauver l'humanité, il introduit plusieurs héros qui ont des buts contradictoires, pour montrer les approches

---

<sup>13</sup> GOUANOVIC, Jean-Marc : *La science-fiction française 1918-1968*, McGill University, Montréal, 1983, p. 240.

<sup>14</sup> Idem, p. 242.

<sup>15</sup> SADOUL, Jacques : *Histoire de la science-fiction moderne (1911-1984)*, Robert Laffont, Paris, 1984, p. 455.



possibles devant un même problème. Avec Brussolo et Ligny les romans de la science-fiction française sont enfin devenus des romans « de qualité » qui ont été couronnés par le *Grand prix de la science-fiction française* créé en 1974 par Jean-Pierre Fontana. Ce prix, qui est connu aujourd'hui sous le nom de *Grand prix d'Imaginaire*, est attribué à des œuvres francophones et étrangères incluant les romans, nouvelles, bandes dessinées, mangas et traductions.

Après avoir dépeint l'atmosphère qui régnait dans quelques romans de la science-fiction française de 1911 à 1985, nous pouvons conclure que ce sont les années cinquante et soixante qui étaient les porteuses de changements pour la science-fiction française. L'augmentation de la publication de romans de S-F, la création de collections et l'introduction de nouveautés ont aidé la science-fiction à sortir du cadre imposé par ses prédécesseurs. René Barjavel était aussi un des auteurs qui a contribué à la création de S-F française. La plupart de ses œuvres ont été publiées après 1950, il faisait partie du jury du prix littéraire indépendant *Apollo* et un concours de nouvelles de S-F qui se déroule à Lyon est nommé en son honneur.

## b. René Barjavel et la science-fiction

René Barjavel est un des auteurs de la science-fiction française qui a largement contribué à la popularité de ce genre au 20<sup>ème</sup> siècle. Il a abordé des thèmes qui ont régné sur la science-fiction française depuis les années cinquante. C'étaient les thèmes de la fin du monde et du voyage dans le temps. Nous trouvons un exemple classique du thème du voyage dans le temps dans son roman *Le Voyageur imprudent* (1943) où le protagoniste à l'aide de pilules fabriquées par un chimiste explore le passé et découvre l'avenir. Il se rend compte que les changements qu'il a faits dans le passé influencent le présent et décide de tuer Napoléon afin de sauver l'humanité de ce tyran. Il atteint par hasard son aïeul et de cette manière supprime son existence. Le thème du cataclysme causé par l'irresponsabilité humaine s'inscrit dans presque chaque œuvre de Barjavel. *Le Ravage* (1943) montre comment la coupure totale du courant électrique affecte une utopie technologique de 2052. Elle se transforme peu à peu en une dystopie où règne la loi de la jungle. Le même destin atteint la société humaine dans *La tempête* (1982) où l'augmentation de la consommation provoque de graves problèmes environnementaux.

*La Nuit des temps* (1968) est le roman le plus connu de René Barjavel, qui cache deux histoires parallèles. La première est celle du Gondawa, pays socialiste et pacifiste qui est attaqué par les soldats primitifs et militaristes du pays Énisoraï. Cette guerre détruit la civilisation hautement développée dont seulement un homme et une femme ont réussi à survivre. La deuxième histoire est située dans l'Antarctique, où une expédition polaire française tombe sur une sphère qui au cours de neuf cent mille ans cachait un homme et une femme. Ils appartiennent à une société plus avancée que la notre, et qui a connu un cataclysme provoqué par l'éclatement d'une bombe. Les Français, avec l'aide de scientifiques et techniciens d'autres nations, les réveillent afin d'apprendre les secrets de leur civilisation perdue. Cette œuvre montre la vraie science-fiction barjavélienne. Il utilise beaucoup de mots familiers qui sont souvent répétés, d'anglicismes et de néologismes comme *le snodog* qui est « un camion étanche, à chevilles et coussins d'air<sup>16</sup> ». En outre, Barjavel introduit aussi un novum : *l'équation de Zoran* qui sert de base de toutes les connaissances du Gondawa et qui permet à celui qui peut le traduire de maîtriser *l'énergie*

---

<sup>16</sup> BARJAVEL, René : *La nuit des temps*, Presses de la Cité, Paris, 1986, p. 6.

*universelle*. Avec cette équation mathématique, le peuple du Gondawa peut produire de la nourriture, communiquer en utilisant la télépathie, explorer l'univers, etc. Ce qui est aussi intéressant pour nous est que la communication entre les gens au présent est possible grâce à *la Traductrice universelle*, une machine créée par un philologue turc. Nous trouvons souvent le concept d'une machine de traduction automatique dans les romans de science-fiction. C'est un outil qui est utilisé par les écrivains de S-F pour surmonter le problème de la communication entre les espèces différentes.

Comme nous le savons déjà, un des procédés pour donner la définition d'un genre est le rassemblement de traits distinctifs trouvés dans les œuvres qui en relèvent. Cette solution semble excellente en théorie, mais l'histoire littéraire est pleine d'œuvres qui se situent à la périphérie du genre. C'est le cas aussi de René Barjavel et de sa science-fiction : « Ce qui me met, je crois, en marge de la science-fiction, c'est qu'on ne trouve jamais dans mes livres de monstres extravagants ou d'extraterrestres. Mes personnages sont toujours des êtres humains. C'est le sort des hommes, de l'espèce humaine, qui est mon souci. Je me qualifierais plutôt de fabuliste. Mes romans sont des fables dont on peut tirer une moralité. Non pas une morale, c'est-à-dire une règle de vie, mais bien une moralité, c'est-à-dire un conseil pratique<sup>17</sup> ». Dans les œuvres de Barjavel, nous ne trouvons ni robots, ni mutants, ni espèces dégoûtantes, ce qui l'éloigne de la S-F américain et l'approche à la littérature réaliste.

Cependant, Barjavel réussit à trouver une manière d'incorporer les idées principales de la science-fiction dans des œuvres plutôt réalistes comme les deux nouvelles que nous avons choisies dans son recueil *Le prince blessé et autres nouvelles* paru en 1974. La première, *Monsieur Lery* met en scène un marché en période de pénurie. Le protagoniste est un homme âgé répondant au nom de M. Lery, qui a été envoyé par sa femme au marché pour trouver un moulin à légumes. Comme nous allons le voir, cette enquête absurde ne débouche finalement sur rien. La deuxième nouvelle avec pour titre le nom du personnage principal, *Monsieur Charton*, raconte l'histoire du cousin de M. Lery qui commence une nouvelle vie après le bombardement où il a perdu sa chère maison. Mais le travail dans le jardin qui était au début une source de plaisir se transforme en une obsession qui le pousse

---

<sup>17</sup> BARJAWEB: [http://barjaweb.free.fr/SITE/documents/dossiers/colomb/colomb\\_interv.html](http://barjaweb.free.fr/SITE/documents/dossiers/colomb/colomb_interv.html) (date de visite : le 29 juin 2016).

vers la mort. Même si ce ne sont pas des nouvelles de science-fiction, nous allons montrer les idées principales et les leitmotifs aussi présents dans la S-F barjavélienne.

L'histoire des deux nouvelles se déroule dans une période après la Seconde Guerre mondiale. Nous pouvons comparer cette guerre à un événement cataclysmique qui a changé complètement les vies de ces deux messieurs. M. Lery a perdu l'usage de son estomac et M. Charton – son pavillon de banlieue. Le pessimisme d'après la guerre se sent dans ces deux nouvelles ainsi que dans les romans de Barjavel. Il condamne vivement le progrès technique en soutenant que l'évolution technique rend la société plus vulnérable : « Je me suis aperçu, à un moment donné, à quel point cette société si développée, si puissante, capable de faire des guerres formidables, était vulnérable. Pourquoi ? Parce qu'elle dépend entièrement de l'énergie<sup>18</sup> ». Selon Barjavel, le progrès scientifique et technique n'a pas été suivi d'un progrès moral. C'est pourquoi les gens utilisent les bombes et les armes pour vaincre leurs ennemis, sans se rendre compte qu'ils ont la capacité de détruire notre civilisation et toute vie sur Terre.

Aussi, Barjavel montre que derrière un homme se cache une brute qui abuse de son pouvoir. Cela est particulièrement visible dans le jardin de M. Charton qui n'a pas réussi à profiter des fruits de ses efforts parce qu'il se comporte comme un forcené. Il a complètement détruit le monde naturel qui vivait dans ce jardin depuis des siècles : « Et dans le ciel, à l'endroit où se balançait depuis des siècles la tête des grands arbres, il y avait aussi un trou. Mais M. Charton ne le vit pas. Il vit seulement que tout ce coin de jardin était enfin débarrassé de ce bois inutile, et plus qu'inutile, nuisible, qui abritait la vermine et par son ombre empêchait la pousse des légumes ménagers<sup>19</sup> ». Mais, la nature prend sa revanche sous la direction du mimosa qui, avec l'aide des autres plantes, réussit à échapper à la hache de M. Charton : « Le persil dissimulait des rameaux clandestins subrepticement surgis, une citrouille éclata un beau jour, projetant autour d'elle des gerbes de fleurs<sup>20</sup> ». L'auteur a réussi à créer une atmosphère de bataille en introduisant le lexique de guerre dans le processus de la culture des plantes : « une escouade de poireaux<sup>21</sup> », « le chêne fut

---

<sup>18</sup> BARJAVEB, site consacré à l'œuvre de René Barjavel :

<http://barjaweb.free.fr//SITE/themes/utopie/rbutopie.php> , date de visite : le 29 juin 2016.

<sup>19</sup> BARJAVEL, René : *Le prince blessé et autres nouvelles*, Flammarion, Paris, 1974, p. 37.

<sup>20</sup> Idem, p. 39.

<sup>21</sup> Idem, p. 36.

d'abord amputé de ses branches<sup>22</sup> », « bataillons de laitues et de scaroles<sup>23</sup> ». Il a substitué à la guerre entre les hommes, la guerre entre l'homme et la nature, où la nature remporte la victoire.

Chez Barjavel, le progrès scientifique entraîne aussi l'augmentation du nombre des nourritures artificielles. Dans *Le Ravage*, les citoyens de Paris de 2052 mangent de la nourriture synthétique et la société hautement développée du Gondawa dans *La nuit des temps* produit de la nourriture à partir de rien, c'est-à-dire de l'énergie universelle. C'est pourquoi la femme du Gondawa regarde avec horreur les hommes qui ont lui apporté les côtelettes: « Vous mangez de la bête !... Vous mangez de l'herbe !... Vous mangez de l'arbre !...<sup>24</sup> » La nourriture est aussi un leitmotiv très important pour les protagonistes des romans ainsi que pour les deux messieurs. M. Charton a perdu la vie en essayant de cultiver des légumes et des fruits pour se nourrir. D'un autre côté, M. Lery a perdu son estomac à cause des aliments qui n'étaient pas de bonne qualité. Le rutabaga, que son estomac ne pouvait pas digérer, était un des rares aliments disponibles pendant la Seconde Guerre mondiale. Barjavel a bien montré comment un mauvais usage des technologies entraîne des conséquences graves pour l'humanité ainsi que pour l'environnement.

Dans ces deux nouvelles, nous avons trouvé seulement deux éléments qui produisent l'effet de distanciation. Le premier est le mimosa qui se cache dans le jardin pour échapper à la colère de M. Charton. Cette fleur anthropomorphisée n'appartient pas au genre science-fictionnel, elle fait l'allusion à un genre du fantastique. Nous pouvons le comparer avec le nez de Gogol qui dans une de ses nouvelles de Pétersbourg disparaît du visage de l'assesseur de collègue Kovaliov et qui commence à avoir une vie propre. Même si le fantastique est un genre tout à fait différent de la science-fiction, ce n'est pas rare de trouver des éléments de fantastique dans les œuvres des auteurs de la S-F française du 20<sup>ème</sup> siècle. Cette hybridation des genres était caractéristique au début du siècle ainsi que dans les années soixante dix où le recueil de Barjavel est paru.

Le deuxième élément est le « gazogène à papier<sup>25</sup> » qui apparaît dans *Monsieur Lery*. Même s'il existe un gazogène à bois, le « gazogène à papier » est un appareil tout à fait différent qui n'a ni réservoir, ni épurateur, ni tuyauterie compliquée que nous voyons sur les

---

<sup>22</sup> BARJAVEL, René : *Le prince blessé et autres nouvelles*, Flammarion, Paris, 1974, p. 37.

<sup>23</sup> Idem, p. 38.

<sup>24</sup> BARJAVEL, René : *La nuit des temps*, Presses de la Cité, Paris, 1986, 149.

<sup>25</sup> BARJAVEL, René : *Le prince blessé et autres nouvelles*, Flammarion, Paris, 1974, p. 28.

gazogènes réels. Nous ne savons pas si cette invention technique marche ou pas, parce que la seule dame qui en a acheté un a oublié d'acheter les allumettes pour qu'il puisse fonctionner. C'est pourquoi le « gazogène à papier » peut faire partie d'une escroquerie bien conçue par un camelot au marché. Néanmoins, nous pouvons dire que cet appareil fait référence à un novum parce que c'est une invention unique qui n'a jamais existé que dans cette nouvelle. Une autre preuve que le « gazogène à papier » peut être un novum est la manière dont il est décrit dans la nouvelle. En introduisant des novums, les auteurs doivent trouver un moyen de les décrire. Le fait que le « gazogène à papier » est décrit si minutieusement nous fait croire qu'il s'agit d'un novum. D'un autre côté, bien que le « gazogène à papier » porte les caractéristiques d'un novum, il est juste un petit détail dans la nouvelle qui ne produit pas un fort effet de distanciation chez le lecteur.

Enfin, en dépit de l'opinion générale que René Barjavel est un écrivain de science-fiction, dans ces deux nouvelles nous n'avons pas trouvé d'éléments de S-F. En comparant les nouvelles avec la science-fiction barjavélienne, nous avons tenté de montrer que ses grands sujets que nous avons trouvés dans les romans apparaissent aussi dans ces deux œuvres. La condamnation du progrès, la nature de l'homme, la grande importance de la nourriture, les événements catastrophiques comme la Seconde Guerre mondiale sont les idées qui relient ces deux nouvelles avec les romans. Néanmoins, il n'y a pas de cadre imaginaire créé par des novums qui produisent l'effet de distanciation chez le lecteur, ce qui est, comme nous l'avons dit, « le principal procédé formel<sup>26</sup> » de la science-fiction. Le mimosa anthropomorphisé provient du genre du fantastique, ce qui donne la preuve que les premiers auteurs de la science-fiction française mélangeaient ces deux genres. D'un autre côté, le « gazogène à papier » est un petit détail qui peut passer pour un novum, mais qui n'est pas assez fort pour réaliser le plein potentiel de la science-fiction.

---

<sup>26</sup> SUVIN, Darko : *Pour une poétique de la science-fiction*, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1977, p. 15.

### III. Notre proposition de traduction en croate

#### Gospodin Lery

Trideset je godina želudac g. Leryja probavljao službenička jela. Racioniranje ga je dokrajčilo. Bio je to naime jak i uslužan želudac naslijeđen od seljaka i trgovaca koji su razvili dobar model. No, kako to uvijek biva, taština razdvaja obitelji i kvari pojedince. Roditelji g. Leryja bili su vlasnici trgovine s pozamenterijom u Moulinsu, u ulici Bourgogne i htjeli su odgojiti svoga sina iznad svojih mogućnosti koje su smatrali skromnim. Prodavali su konce, igle i umetke. Sanjarili su o kakvoj plemenitijoj službi za svoga nasljednika. Marljivo štedeći, odškolovali su ga za službenika za niskogradnju. G. Lery je dugo otplaćivao tu čast.

*I ja imam svoj ponos. Proljeće je i volio bih se vratiti na mjesto koje poznajem, na strmu livadu, veliku kao komadić ulice u Parizu, na svježju i zelenu livadu, posutu jaglacima. I u dnu te livade je bistar potočić koji živo teče. Nedostajao mi je kamen u sredini toka kako bih ga mogao prijeći. Danas bi on neometano prolazio ispod mojih raširenih nogu. Odrastao sam. Da, da, možda jesam. Prije svega sam ostario. Vratio bih se, legao na vrh livade i pustio bih da se otkotrljam sve do dolje. I na svakom okretaju, moje bi usne dotakle jaglac ili tratinčicu. To bi bilo smiješno. I ja imam svoj ponos. Priželjkivao sam to...*

Prije nego što se oženio, g. Lery je isprva posjećivao male restorane koji poslužuju goste ostacima od sinoć. To nije nužno bilo loše, ali je bilo podgrijano, uvijek podgrijano...

Zatim se oženio i njegova žena je na tržnici naučila tražiti povoljne prilike: blago usahlo povrće i voće s poda, oštećeno pri prijevozu ili koje se počinje kvariti. Uvijek je birala najmanje jabuke, one koje su i crvi izabrali te kruške kojima je meso bilo poput šljunka. Povoljna kupovina. Nije bilo drugog načina.

G. Lery je otišao u mirovinu netom prije no što se uvelo racioniranje. Želudac mu se sav zgrčio oko tridesetogodišnjeg niza bijednih obroka. Švedske repe su ga dokrajčile. Nabori su mu se skupili, a šupljine razvukle. Dva ili tri dana je postrani zadržavao komade hrane s malo kiseline naokolo. G. Lery više ništa nije mogao jesti. To je svakako bila dobra ušteda, ali ne i rješenje. Otišao je u bolnicu. Dali su mu da proguta sadržaj posude, nekakvu vrstu

slatkaste kreme za brijanje koja je mirisala na jagode, i odveli ga na rendgen. Glavni kirurg mu je srdačno rekao:

— Tu nema ničeg, skoro pa ničeg, izvadit ćemo vam to!

Dok je spavao na operacijskom stolu doimao se mršavim. Glavni kirurg je objašnjavao učenicima kako postupati. Koža na trbuhu je poput tkanine koju je krojačica dobro rastegnula prije nego je krene rezati. Kirurg je uronio svoje prste u rukavicama i izvukao želudac, odrezao ga odozgo – klik, i odozdo – klak. Odložio ga je sa strane u posudu na stolici i zašio jednjak direktno za crijeva. Bila je to lijepa operacija. Tjednima je gđa. Lery hranila svoga muža kašama za bebe, zatim je ponovno mogao početi jesti, no malo po malo, kljuca poput ptice. Dobro se drži, zadovoljan je. Danas vam odstrane želudac jednako lako kao nožni prst. Uskoro će nam iz glave moći izvaditi sve što se skvrči, što odbija probaviti švedske repe i što samo zadržava kiselinu. Bit će nam udobnije.

Prvih dana otkako je stao na noge g. Lery nije mogao podići bradu. Imao je osjećaj da su ga zašili prekratko, da mu to iznutra povlači glavu prema dolje i da mu crijeva svom težinom vise s glotisa. Vratio se u bolnicu. Posjetio je stažista i sramežljivo, spuštene glave, objasnio svoj problem, gledajući ga odozdo.

— Neobično! Sasvim neobično! — rekao je vedri stažist. — Dođite sljedeći tjedan, ponovno ćemo vas otvoriti.

G. Lery se nije htio vratiti. Navikavao se malo po malo, a zatim se sve uhodalo, olabavilo i sada podiže glavu kao i svi ostali. A dobro mu je došlo i to što nema više teka.

G. Lery se spusti po namirnice. Otkako je u mirovini on ide u kupovinu. To mu ispunjava jutro. U to vrijeme, gđa. Lery obavlja kućanske poslove. Sada, nakon operacije, ima i prioritetnu karticu. No ne usuđuje se ju koristiti. Jedanput je pokušao i sve kućanice pored kojih je trebao proći su ga gledale kao da je kriminalac. Ne usuđuje se priznati gđi. Lery da ne koristi prioritetnu karticu. Svaki put kada dugo stoji u redu pita ga gdje je potratio vrijeme. Zamišlja ga kako ide u kafić, kako se zabavlja i pita se odakle mu novac, to ju izjeda.

Tržnica se nalazi na bulevaru Pasteur. Zima je pri kraju. Oskudna sezonska ponuda se nadovezuje na ionako već oskudne uvjete. Izloženo je samo nekoliko svežnjeva peršina, nekoliko slanih haringi, narezanih kravljih vimena, sireva, blijedih zbog nedostatka masnih tvari, te cikli za svinje. Kućanice idu amo-tamo, ogledavaju se oko sebe tražeći poriluk ili pola tuceta mrkve. Ostali stoje u redu ispred praznih štandova. One se nadaju. Ako trgovac još nije



stigao, možda će doći. A ako dođe, možda bude imao što prodati. Možda. I gđa. Dupont pita gđu. Durand:

— Zna li što su mi rekli?

— Zbilja ne znam, — odgovori gđa. Durand — no to me ne čudi!

G. Lery je odjeven u sivi, trošni, pažljivo očetkani kaput. Rukavi su mu malo kratki jer je gđa. Lery morala dva puta porubiti izlizane krajeve. Na glavi nosi pusteni, galonirani šešir koji se blago presijava u zeleno, a na nogama crne, špicaste čizmice na kopčanje. To su mu one s vjenčanja što ih je pronašao na dnu ormara srećom jer u općini nikako nije mogao dobiti bon za cipele. Ruke su mu u rukavicama od sive vune. Vrhovi prstiju na rukavicama su bili vrlo vješto, pažljivo i neprimjetno zakrpani. Priđe visokom i krupnom trgovcu kojemu trbuh opasava bijela pregača. Na štandu je otvorena bijela drvena kutija, a u njoj se crne lijepe suhe šljive koje zrače zdravljem. Nagne se i poželi im reći nešto lijepo. To je jedina poštena hrana kakvu već odavno nije vidio na tržnici. Lijepo izgledaju, usrećuju ga. Uspravi se i pokaže na njih prstom.

— Imate li iskaznicu? — pita trgovac. — Prodajem ih samo našim kupcima. Jednu po osobi. Velike dijelim na pola. Onome tko dobije košticu dam malo manje mesa zato što dobije i jezgru. Pošteno!

— Pošteno!... pošteno!... — prizna g. Lery, kimajući glavom.

Slaže se s njim. To je pošteno. Uputi se dalje s praznom torbom od crnog voštanog platna. Šteta za suhe šljive. No zadovoljan je što ih je barem vidio. I gđa. Dupont kaže gđi. Durand:

— To mi je rekao nećak. On je raznosač pošte, ta jasno vam je da je dobro obaviješten.

G. Lery ne žali toliko za šljivama. Nije zbog njih došao. Došao je s posebnim ciljem.

Gđa. Durand odgovori gđi. Dupont:

— Tko bi u to uopće mogao povjerovati? Ali ako vi tako kažete. No to me uopće ne čudi, ljudi su pokvareni.

G. Lery pristojno podigne šešir, pročisti grlo pa kaže:

— Oprostite, gospođo...

Gđa. Dupont i gđa. Durand se istovremeno okrenu prema njemu. Ugodno su iznenađene i spremne dati opširan i bilokakav odgovor. Tako će im vrijeme brže proći.

— Možete li mi reći, — nastavi g. Lery te se osmijehne jednoj, pa drugoj — gdje je trgovac koji prodaje pasirke za povrće?

Gđa. Dupont podigne obrve, a gđa. Dubois se namršti, no te dvije naizgled različite reakcije izražavale su isto iznenađenje tako naivnim pitanjem.

— A što će vam pasirka za povrće, jadni moj gospodine, — upita gđa. Dubois — kad uopće više nema povrća?

— To sam i ja pitao gđu. Lery. — odgovori g. Lery.

Zatim doda: „Ispričavam se, gđa. Lery je, naime, moja žena“ i ona mi je odgovorila: „Jadni moj dragi, pa ti ne znaš što je to kućanstvo! Moja pasirka za povrće se pokvarila i treba je zamijeniti bez obzira služi li ona ili ne...”

Gđa. Dupont i gđa. Durand se pogledaju, polaskane su. To je uistinu dobar odgovor kućanice. Žene su ponekad stvarno iznad ovih jadnih muškaraca.

Gđa. Dupont i gđa. Durand se usprave. Pogledaju g. Leryja pomalo snishodljivo. I gđa. Durand, ruku sklopljenih oko ručke na košari koja joj se naslanjala na trbuh, se udostoji dodati:

— Svejedno nećete pronaći pasirku za povrće. Već ih dugo nema...

Gđa. Dupont zatim zaključi s ravnodušjem, koje je postalo uobičajena praksa. Uzdahne i reče:

— Kao i svega ostalog...

— Ispričavam se! — blago se usprotivi se g. Lery tihim glasom. — Gđa. Lery mi je rekla da ih ima. Naša prva susjeda joj je to rekla vraćajući se s tržnice. Vidjela je trgovca koji ih prodaje. Zatim mi je gđa. Lery rekla: „Dragi, brzo obuci cipele i kupi jednu, nadam se da ih još ima, nadam se da im ne treba bon, i nemoj da te prevare, isprobaj je prije nego što je kupiš, provjeri radi li ručica...”

— Vidjela je trgovca? — upita gđa. Dupont.

Prisjeti se da stanarka s petog kata lijevo traži pasirku za povrće i ako uspije naći jednu, prodat će joj dvostruko skuplje.

— Trgovac koji ih prodaje? — upita gđa. Durand.

Pomisli kako bi mogla poslati jednu svom zetu na farmi što bi vrijedilo kilo ili dva masla.

— Gdje je taj trgovac?

U isti glas su postavile pitanje i naglo usmjerile glavu i blistave oči prema g. Leryju. G. Lery se začudi:

— Ali ja ne znam ništa o tome! Inače vas ne bih pitao :

- Zbilja! — kaže gđa. Dupont.  
— Jeste li čuli? — kaže gđa. Durand.  
— Čemu onda sva ta priča ...  
— ... o pasirkama za povrće?

Povikale su uvrijeđeno. Pet redova dalje, u istoj liniji, muškarac je začuo riječ koju začuđeno ponovi:

- Pasirka za povrće?

Žena uhvati polovicu riječi:

- ...povrće?

I riječ povrće krene skakutati od jednih usta do drugih, duž cijelog reda, zahvati susjedni red, skoči s štanda na štand, zatrese gomilu, izbeči oči, ispravi preopterećena leđa, povrati energiju umornim nogama. „Povrće...povrće... izgleda da ima povrća... Ima povrća... Ima povrća... U trgovini voća i povrća u ulici Vaugirard!... Pun kamion... Šest kamiona... Kupus... Vidio sam ga... Poriluk... Artičoke... Cvjetače... Povrće... Povrće... Poovrće!... Idemo!... Ajmo!... Emile, *čekajme!*... Čuvaj mi mjesto... Nemoj zaboraviti košaru...”

I u jednoj minuti tisuću ljudi na krilima nade poleti prema fatamorgani.

— Ovi ljudi su ludi! — reče tiho G. Lery kojeg je umalo oborila rijeka ljudi. — Ali još nisam našao svog trgovca...

Vraća se bulevarom Pasteur, ogledava se oko sebe, gleda svugdje. U starosti je ostao veoma bistar i znatiželjan kao dijete, lako se zanese, vjeruje svemu što mu se kaže, sluša savjete i očekuje čuda. Iz svoje lisnice izvadi novčanicu od deset franaka bez ijednog nabora jer ju je gđa. Lery izglačala — uvijek glača stare novčanice jer ne podnosi kad su zgužvane; i pokrpala bi ih da može — i kupi knjižicu od jednonogog, pokretnog trgovca koji je na štakama išao od jedne do druge grupe nudeći „Tisuću čudesnih recepata“.

G. Lery natakne lornjon i prelista knjižicu. Pogledom pređe preko naslova: „Ukusni kolač od čičoke — Kako produljiti trajanje bombona od saharina — Omlet bez jaja — Uzgoj mahuna u stanu — Napravite dobar sapun od starih novina, itd.“ Pomisli kako će ova knjiga biti od velike koristi gđi. Lery. Pažljivo je spremi u torbu.

Hladno mu je vršcima prstiju. Otkako nema želudac, boji se hladnoće u vršcima prstiju i stopalima. Navečer ne može spavati bez termofora s toplom vodom. I to je prava muka jer je voda u početku toliko vruća da ga peče, potom se ohladi te kada ga noću dotakne nožnim prstom, promrzne sve do ušiju.

Torbu metne pod ruku i duhne na svoje prste u vunenim rukavicama. Još uvijek nije pronašao pasirku za povrće. Mora je naći. Gđa. Lery neće razumjeti da je nije mogao pronaći.

Približi se gomili okupljenoj oko uličnog prodavača. Možda je ovdje... Namjesti lornjon i popne se na prste. Ulični prodavač u crnom kaputu s polucilindrom stoji iza laganog, sklopivog stolića na kojemu je izložen nekakav dio dimovodne cijevi visine dvadeset centimetara za koji su zavarene tri kržljave noge.

— Dođite, približite se dame i vi gospodo, — kaže ulični prodavač. — Pogledajte čudo stoljeća koje je izumio zatvorenik u pomeranskom stalagu... Uz ovaj divni, jednostavni uređaj ispred mene za kuhanje vam neće biti potrebni ni ugljen, ni plin, ni struja. Ugljen dakako, nemate, plina nemate dovoljno ni da počinite samoubojstvo, a struje imate jedva dovoljno da pročitate obavijesti od poreznika koje primite u večernjem pismu. Dakle, Dame i Gospodo, sve će to zamijeniti iznimni, čarobni, čudesni rasplinjač na papir!

— Aaaaah! — uzdahne zadivljena gomila.

— Bez spremnika, bez pročišćivača, bez kompliciranog cjevovoda — nastavi ulični prodavač koji je jednim prstom gurnuo polucilindar na potiljak. — U uređaj stavite komadić zapaljenog papira kao što je ovaj ovdje, i tu i tamo ubacite lopticu od papira kao što je ova, kako biste dobili prekrasan plavi plamen koji prokuha litru vode za manje od deset minuta.

Bukne plavi plamičak i nastavi se vitlati na vrhu tobožnje dimovodne cijevi. Gomila ostane bez riječi. G. Lery se nasmiješi. Malo je ganut. Ponosi se što je Francuz, što pripada ovom toliko domišljatom i oštroumnom narodu, koji umije izmisliti tisuću stvarčica kako bi ublažio svoju veliku nevolju i koji ih predstavlja s toliko žara. Uspije se progurati u prvi red. Promatra kako funkcionira rasplinjač na papir, kimajući glavom.

I gđa. Durand reče gđi. Dupont:

— Izgleda da njegova stvarčica stvarno radi. Htjela bih ga kupiti. Ostao mi je još jedan krumpir od novogodišnje raspodjele. Baš sam se pitala kako ću ga skuhati...

— Izvolite gospođo, puno vam hvala! Pomno slijedite upute koje su napisane na letku. Moj čudesni rasplinjač na papir sagorijeva sve sitne krhotine, otpalu kosu, prašinu koju ulovite ispod ostakljenog ormara, sumporne šibice, otpatke sira i krumpira.

— Sira — ponovi Gđa. Dupont — već odavno jedemo i koru kad ga se dokopamo...

G. Lery je nastavio svoju potragu, kupio je paketić kremenja, jedan par viskoznih vezica koje klize — i koje se odvezuju dvadeset puta dnevno — no nije bilo drugih, vadičep

koji može poslužiti za otvaranje kamenica, limenki i boca vode te koji se također može koristiti za guljenje povrća i kao kvačica za rublje... No, nije našao pasirku za povrće.

I gđa. Dupont kaže gđi. Durand:

— Rekla sam pršutaru: Vašu ću trgovinu porazbijati kada sve ovo završi. Doći će dan kada će se naplatiti svima onima koji su živjeli na našoj bijedi... G. Lery počne osjećati umor u listovima i koljenima, a nos mu je već crven od hladnoće. Došao je do kraja tržnice, ali možda nije dobro pogledao uokolo. Nije odmah opazio da je slijedio jednu pjevačicu. Ona je mlada, mršava i utegnuta u otrcani kaput boje lososa. Noge su joj gole, a prljava stopala joj se vuku u teškim muškim cipelama. Duga plava kosa visi joj oko vrata u nejednakim pramenovima, slijepljenim prašinom i kišom. Pjeva „Ulica naših ljubavi“ i „Putujući brod“ te također „Doba trešanja“. Njen promukli glas izgovara suprotno od stihova koje pjeva. Za nju ne postoje ni ljubav, ni proljeće, ni osunčana ulica. Kreće se polako, ne gleda ni u koga. Gleda u prazno, ne čuje ono što pjeva, ne misli ni o čemu, hoda i pjeva što ne zahtijeva napor, već je samo navika, kao i disanje. Uz nju ide dječčić i pruža ruku. Nalikuju jedno drugome. Možda joj je sin, ili brat. Dječčić stavi kovanice u džep muškog sakoa koji mu služi kao kaput. Taj novac nije ni za njega, ni za nju.

G. Lery je volio pjevati kad je bio dijete. Kako je odrastao, sve ga je više bilo sram. Više nije pjevao, osim u nekoliko rijetkih navrata u srednjoj školi kad bi đaci viših razreda uglas kričali vesele i nevine pjesme. Ponekad pjevuši, ali ga gđa. Lery ušutka. Govori mu: „Smiješan si.“ Njoj je draži radio. A g. Lery je pun potisnutih pjesama. Zuje mu u glavi i navečer mu ne daju da spava. Posebno jedna koja ide: „Preskočio sam ogradu, hop.“ U jednom je časopisu pročitao savjet za lakši san, a trik je bio u tome da broji ovce dok preskaču bijelu ogradu na zelenoj livadi. Prebrojao ih je tri tisuće, no bezuspješno. Pomicao bi noge i skakao kad i one. Tada bi se sjetio pjesme: „Preskočio sam ogradu, hop.“ Uvijek isti stih koji je neprestano započinjao, neumorno kružio po glavi tražeći otvor kroz koji će izaći. Grčio je čeljust, suzdržavao se, bio je siguran da kad bi se jednom iz petnih žila mogao zaderati i probuditi susjede, konačno bi osjetio olakšanje. Ali što bi rekla gđa. Lery? Ona je hrkala.

Ustao bi i krenuo po čašu vode da se smiri, bivalo mu je hladno, kihao je, plahte ga nisu više mogle ugrijati, tražio je termofor, voda je bila jedva mlaka, uzdahnuo bi, ponovno bi ugledao ovce. „Preskočio sam ogradu...“ Gđa. Lery je hrkala.

Pratio je pjevačicu, a da nije ni primijetio, usta su mu bila poluotvorena, a lornjon nakrivljen i blistav. Dođe do kraja tržnice, pjevačica krene natrag istim putem. Pjeva „O,

ljubavi moja..." Dječčić je drži za ruku. G. Lery potraži svoj novčanik i izvuče kovanicu od jednog franka, promisli na sekundu, vrati je natrag i uzme pedeset centima koje da djetetu. Pjevačica prođe pored njega, ne gledajući ga, ne gledajući u ništa. „Vječno tvoja“...

I gđa. Dupont kaže gđi. Durand:

— Ljubavne pjesme me uistinu potresu. Jučer mi je onaj gad od trgovca ukrao točkice za mast dok mi je otkidao točkice za tjesteninu. Primijetila sam tek kada sam došla kući. Sigurna sam da je on.

— Ti trgovci, — kaže gđa. Durand — ništa im ne manjka i svi su debeli.

Pjevačica nestane u gomili. G. Lery uzdahne, čarolija je iščezla. Začuje zveket lanaca i tutnjavu bubnja. Priđe bliže.

Na rasparanom tepihu u sredini kruga kojeg su većinom činile gologlave djevojke ležao je muškarac golog torza, odjeven u trošne hlače privezane tankim konopom oko struka. Pored njega stoji drugi muškarac u džemperu i kaki hlačama i trese ogromnim lancem. Mršava riđokosa žena bez imalo ritma udara iz sve snage u bubanj naslonjen na stolicu. Zastane, odloži štapiće i obrati se gledateljima:

— Dame i gospodo, prisustvovat ćete predstavi kakvu još do sada niste vidjeli. Julot, raskidač okova, će vam pokazati vještinu koja mu je donijela pohvale od glasovitih medicinskih i svjetskih stručnjaka. G. André će čvrsto svezati Julota ovim ovdje lancem. Kada ga obavije od glave do pete, krajeve lanaca će pričvrstiti ovim lokotima. I kada Julot bude čvrsto zavezan, oslobodit će se iz okova bez ikakve pomoći, bez ikakvih trikova. Pridite bliže dame, gospodo, još bliže, još malo bliže. Plavojko, vi draga, dođite u prvi red! Hajmo vatrogašče, dajte joj malo prostora. Sada g. André, idemo, vežite Julota i stegnite čvrsto!

G. Lery nikad nije vidio nešto slično. Pasirku za povrće će pronaći odmah poslije predstave. Sigurno će ih biti još...

— Hajmo g. André, stegnite čvršće! — kaže zabavljačica. — Pomaknite nogu sa strane i još malo povucite! Pokažite da ovo nije šala!

„A sada“, doda žena „prije nego što doživite ovo izvanredno iskustvo, za ohrabrenje Julota kojeg vidite kako leži ovdje na zemlji, okovan kao rob, molimo vas, uvaženi gledatelji četrdesetak sua. Recimo deset slijeva, deset zdesna i deset s prednje strane. Pa, tko će započeti? Puno hvala, dame, gospodo...“

G. Lery se pretvara da prekopava po džepu i ne nalazi ništa. Blago se zacrvni.

— Četrdeset sua, — kaže gđa. Dupont — pa to je cijena jedne suhe šljive!

— Ima onih koji nisu ništa dali, — kaže zabavljačica. — Dopustit ću si da prođem pored vas kako se ne biste zamarali pružanjem ruke.

Redovi se smjesta prorijede. G. Lery čvrsto stegne šaku i ubaci kovanicu od deset centima u lijevak koji mu pruža žena.

— Eno, pola ih odlazi! — kaže ona. — Žele vidjeti, ali ne žele i platiti. Ajoj jadni moj Julot, danas nećemo postati *miljunaši*! Hvala vatrogašče! Hvala vam gospodine!

— Nema na čemu! — kaže g. Lery.

— A sada Julot, hajde, pokaži im kako se osloboditi od najčvršćih okova! Dame i gospodo ako se želite osloboditi od bračnih spona, učite od primjera!

Vatrogasac prasne u smijeh. On je samac.

Julot se stane previjati po tepihu. Poljubičasti, račvasti lanac mu se urezuje u prsa. Napravi most, okrene se na leđa, pa na stranu, zatim na trbuh, zastenje, opsuje, uloži ogroman napor kako bi uvjerio okupljene. Lanac polagano skliže, popne mu se do ramena i naposljetku olabavljeno padne oko vrata. Predahne nekoliko sekundi, zatim se ustane, baci lanac pred noge, kaže „I to je to!“, izvuče kutiju Gauloises cigareta iz džepa na hlačama i zapali. Na leđima ima tri crvene otekline.

— Hajmo! mali aplauz! — kaže žena, — Od toga vas neće boljeti oči!

Gomila zaplješće. Gđa. Durand reče:

— Sve je ovo namješteno, što kažete! Sigurno postoji neki trik.

G. Lery požuri, obuzet kajanjem. Tržnica se zatvara, trgovci pakiraju svoju sitnu robu. G. Lery skoro trčećim korakom ide od jednog do drugog štanda, jednom rukom pridržavajući lornjon na nosu.

Počnu padati sitne kapi kiše. Ledeni vjetar ih lijepi na lica. Kućanice se razbježe. G. Lery se vrati kući, iscrpljen. Dizalo ne radi. Popne se stepenicama do petog kata, držeći se za rukohvat. Pozvoni, hvatajući dah. Gđa. Lery mu otvori u kućnom ogrtaču. U ruci drži posudu koju upravo riba. On se odmah ispriča:

— Nisam ništa našao, znaš, kada sam se spustio više nije bilo ničega.

Gđa. Lery slegne ramenima i uzdahne.

— Zašto me to ne čudi! Sve trebam napraviti sama! No, gdje si bio sve ovo vrijeme? Hajde, uđi! Nemoj stajati u hodniku! Cipele ostavi u kuhinji, nemoj mi prljati parket! Kako misliš da jedna jedna žena sve stiže?

Ona zatvori vrata, malo jače.

I gđa. Dupont kaže gđi. Durand:

— Kupila sam rasplinjač na papir, ali nisam razmislila, nisam ništa postigla; ta nemam šibice!

*G. Lery mi je simpatičan. Poznajem ga. Jednoga dana će umrijeti i nitko ga neće zamijeniti. Pala je cijena ružama u cvjećarnicama. Došle su lastavice, pa ljeto, zatim meso u mesarnicama. Brzo se zaboravlja.*

*Rođak g. Leryja mu nije bio nimalo nalik. On je bio računovođa. Zvao se g. Charton. Cijelog svog života je zbrajao. Nije trebao otići u mirovinu. Kada cijeli život provedeš uz brojke, ne treba ih napuštati.*



## Gospodin Charton

Ono za čim je gospodin Charton najviše žalio, nakon što je prestao raditi, bila je njegova kuća u predgrađu. Ljudi uvijek za nečim žale, ili se nadaju. I jedno i drugo im omogućuje da podnesu sadašnji trenutak kao prijelazni.

Doduše, njegova predgradska kuća je zaista bila dobra. Nalazila se na jedan sat i dvanaest minuta od željezničkog kolodvora Saint-Lazare, plus još dvadeset minuta hoda po lijepom vremenu. Dvadeset pet po kiši. Poznavao je svaku lokvu, čak i noću nije oklijevao tuda prolaziti. No trebalo je vremena da ih se sve zaobiđe. Nije si mogao priuštiti da zagazi u jednu od njih, da hoda ravno, čak i ako su mu nogavice bile podignute. Ta nije mogao svake godine kupiti novi par cipela. U predgrađu dosta kiši, mnogo više nego bilo gdje drugdje.

Od kolodvora Saint-Lazare do tvrtke željeza i cementa u ulici Cambronne gdje je bio glavni računovođa trebalo je računati na otprilike pola sata podzemnom (presjesti na stanici Pasteur). Autobus je bio brži, no i skuplji. Da bi u devet sati sjedio pred svojim knjigama, svakog jutra je ustajao u pet i trideset. Tvrdio je da je upravo rano ustajanje ono što ga održava mladolikim, zdravim kao dren. Njegova žena koja je pak ustajala tek u osam sati je sada mrtva. Nisu imali djece zato što si nisu mogli priuštiti i djecu i kuću. Plaćali su je godinu za godinom. Dvije godine nakon ženine smrti dok je stajao na prozoru u svom uredu u ulici Cambronne i gledao svjetlucave oblake PZO koji su se stvarali na vedrom nebu oko malih srebrenih aviona, velika bomba upadne kroz krov kuće, propadne skroz do podruma i eksplodira, raznoseći djeliće kuće po vrtovima. Tu večer je na mjestu kuće stajala rupa. Da nije imao posao, razbolio bi se i možda bio mrtav. Ali tko bi ga zamijenio pred knjigama? Njegov je šef bio veliki čovjek s gustim bijelim brkovima koji su se nosili prije Prvog svjetskog rata. Rekao mu je da će ga tvrtka nagraditi za dvadeset i tri godine vjernog računovodstva što je uostalom i zaslužio. Dao mu je nešto da mu nadomjesti kuću u predgrađu, dao mu je kućicu uz more s dvije prostorije u prizemlju, dvije na katu, potkrovljem, bunarom i vrtom.

Ne bi svaki šef tako postupio. On u toj kućici davno nije bio. Prvo su se tamo nastanile izbjeglice, zatim Nijemci, potom su došle Unutarnje snage Francuske. Nije ni znao u kakvom je stanju. Dao mu je. Rekao mu je : „G. Charton upravo sam prodao tu vražju stvar. Odlazim u mirovinu, napravio sam dosta toga u svom životu, naradio sam se, sada ću se odmarati. Savjetujem vam da postupite jednako. Sve to ostavite mladom Millatu. Smjestite se u kućicu.

Šarmantna je, vidjet ćete, u njoj sam provodio praznike kad sam bio dječak. Ima tamo hrpa toga.“

G. Charton se uselio. U kući nije ostalo ništa. Izbjeglice su spalili loš, a Nijemci odnijeli dobar namještaj. Unutarnje snage Francuske su strojnicama izrešetalu sve pregrade, oblikujući lorenske križeve, srpove i čekiće, i slova V za pobjedu kod Vercorsa. Na dražbi je kupio krevet, dva stola, četiri stolice, štednjak, noćnu posudu, petrolejsko kuhalo, ljestve, poplun i gipsani kip lovkine s hrtom u boji bronce koji će staviti na kamin u spavaćoj sobi. Smjestio se. Popunio je rupe, zamijenio razbijene crjepove, pilio, zabijao, lijepio i bojao korak po korak, kao što je to radio nedjeljom u svojoj kući.

Kada je završio s kućom, pogledao je vrt. Tada mu je počela nedostajati njegova kuća. Tamo je imao mali vrt, no kakav li je to samo bio vrt! Ravan poput biljarskog stola bez ijedne stršave vlati, bez ijednog suvišnog lista.

Stajao je na pragu i promatrao. Dugačke mršave ruke visjele su mu uz tijelo. Na sebi je imao crni sako i prugaste hlače. To je nosio i na dan kada je pala bomba. Dobio je i odijelo stradalnika od smečkaste vune. Njega je čuvao za nedjelju. Ostale dane običavao je nositi svoje uredsko odijelo čije su pruge na koljenima nestajale u ogoljenim nitima potke.

Pogledao je vrt. Već ga je on puno puta vidio i obišao, no sada se pitao odakle početi.

U mladosti je zasigurno bio plavokos ili možda crvenokos jer mu lice nije potamnilo, već se činilo da mu morski vjetar i sunce gule nadraženu kožu ispod koje se nazirala krv. Preostala kosa koja mu je okruživala glavu poprimila je nijansu žućkaste boje kakvu nalazimo na opušcima američkog duhana izbljedjelog na kiši. Bio je veoma visok muškarac s crvenim mršavim obrazima. Obećao si je da će se kad otiđe u mirovinu brijati samo nedjeljom i tako osloboditi od obaveznog brijanja svakog jutra. To je bila jedna od primarnih sloboda koje mu je mirovina trebala omogućiti. Tome se nadao svakog jutra kada je oštrio britvicu. Imao je osjetljivu kožu i nije se volio brijati.

No navika koju negujete još od vremena prvih prištića vas ne pušta tako lako u dobi klimavih zubi. Svakoga dana, nakon što bi se kratko umio u emajliranoj posudi, zgrabio bi četku za brijanje. Nije si mogao pomoći.

Oči su mu poprimile istu boju kao i kosa, rubovi šarenice izgledali su istrošeno, nije bilo čistog prijelaza, nego se granala u žućkaste venice u bjeloočnici. U njegovim očima nije bilo ni trunke radosti, ni odraza neba, preko njih nikada nije prešla slika ptice u letu ili slika zanjihane grane. Ništa nisu odražavale.

Shvatio je da će započeti veliki posao. Na južnom kraju vrta stajalo je nekoliko borova koji su, sudeći po veličini, bili vrlo stari. Tlo je pod njima bilo prekriveno tepihom od mekih iglica, vodoravno položenih i gusto isprepletenih, kroz koje ni najodvažnija travka nije mogla proći. Među borovima se svojom visinom isticao zimzeleni hrast koji je tu možda rastao još od doba Luja XIV. Bila je to vrsta hrasta čije lišće, nešto veće od nokta na palcu, ne opada u jesen i ostaje zeleno tijekom cijele zime zbog čega se i zove zimzeleni hrast. Oko njegovih se korijenja mogu uzgajati tartufi uz uvjet da je teren dobar tj. da je zemlja crvenkasta. Tlo u vrtu za to nije bilo pogodno. Ali g. Charton nije ni htio tartufe, on je želio uzgajati krumpir, poriluk, mrkvu, zeleni grah, grašak te malo lucerne za svoje kuniće.

Na istočnom zidu vrta cvjetali su mimoza i oleandar, a od zida pa sve do kuće smjestile su se još i trešnja, smokva te golemi bršljan koji je zakukuljio bunar, prekrivajući četvrtinu zapadnog zida, puzao po tlu, umiješan u slak, sve do kruške koju je napola gušio. Naposljetku, bilo je tu još jedno stablo koje je g. Chartonu bilo strano i čije je ime saznao tek od susjeda – žižula.

Žižula. Slegnuo je ramenima. Žižula! Još mu je samo to trebalo!

Prvo se pozabavio najhitnijim poslovima. Očistio je kvadrat zemlje veličine četiri plahte na jedinom mjestu u vrtu na kojem cijeloga dana nije bilo sjene. Spalio je travu, umiješao pepeo u zemlju, posijao mrkve, presadio nekoliko redova zelene i rimske salate, postrojio nekoliko poriluka i zasadio šest tuceta luka. Za sve ostalo bilo je prekasno. Potom je prodao borove i hrast koje su oborili radnici jednog trgovca drvom. Bila je to velika operacija koja je uključivala sjekire, pile za dvoje, konope, dizalice, procjene pada, uzvike napora i pljuvanje u dlanove. Hrastu su najprije odstranili grane, zatim su ga rascijepali po sredini, pri vrhu debla. Trup je u padu napravio veliku pukotinu u zidu pokraj mimoze. To se nije moglo izbjeći.

Zatim je trebalo iščupati korijenja. Kad je sve bilo gotovo, ogromni rovovi na kraju vrta podsjećali su na bojište. Iz kratera je izbila žuta zemlja iz dubine i raspršila se po humusu. A na nebu, na mjestu gdje su se stoljećima njihale krošnje visokih stabala je također bila rupa. No, g. Charton to nije primjetio. On je samo vidio kutak vrta koji je napokon bio oslobođen od beskorisnog šumarka, i ne samo beskorisnog, nego i štetnog jer je pružao utočište štetočinama i svojom sjenom sprječavao rast povrća.

Za to vrijeme, mali nametnici u vrtu napali su njegovu prvu gredicu. Puževi, puževi golaći i pauci nahrupili su sa svih strana. G. Charton nikada nije vidio pauke biljojede. Ostao

je zapanjen. Bili su to pauzi srednje veličine, tamnosive, skoro crne boje, koji nisu bili nimalo odvrtni kao oni s gnojno žutim trbuhom. Oni nisu pleli mreže, gnijezdili su se na tlu ispod uvelog lišća i kretali vrlo brzo na osam zdepastih i dlakavih nogu. Oni su jeli luk i poriluk. Puževi to nisu htjeli. Ptice svih vrsta: ružičaste, plave, pepeljasto sive, ćubaste, ćelave, stanovnice visina, niskoletačice, dugorepke, okruglaste, sićušne, debeljuškaste, sve su navalile na sadnice mrkve, te se greble, te prepirale, te otresale, te pojele sve crve i sjemenke. Sa svoje su strane, podzemni rovcu malim ustima pojeli korijenje biljaka i popeli se na površinu, tako da nije bilo ni traga onome što je g. Charton posijao ili presadio. Obitelj krtica je usto ucrtala arabeske u rahlo tlo te nekoliko humaka tu i tamo, na križanjima i čvorovima svoje konstrukcije.

G. Charton započne veliku bitku. Ništa neće moći rasti dok ne očisti vrt od svih ovih napasti i svega onoga što im pruža utočište. Spalio je grmove ruža i malina, prepilio vijugavi bršljan, odrezao stabla kruške i smokve te zaposlio poljoprivrednika koji je plugom preorao cijeli vrt s kraja na kraj, zakopavajući dragoljube koji su pokrivali dvadeset kvadratnih metara, divlje jagode, maslačke, karanfile, nevene, crveni i crni ribiz te mirisnu grahoricu.

G. Charton je odahnuo kada je ugledao čistinu pred sobom. Zadržao je stablo trešnje jer je planirao prodavati trešnje po dobroj cijeni te je odgodio rezanje žižule jer nikada nije ni probao, ni vidio žižulu – htio je otkriti što je to.

Plodovi žižule podsjećali su na malo kraće datulje. Procijenio je da su dovoljno zrele kada bi se udubile pod pritiskom prsta. Probao je jednu. Imala je pomalo kremast i neutralan okus od kojega mu se okrenuo želudac. Odsjekao je žižulu i ostatak godine proveo rahleći zemlju i dijeleći vrt na kvadrate s prolazom u sredini i poprečnim puteljcima, označenim konopima. Odrezao je oleandar, koji ga nije toliko smetao, ali je jednom prije nego što je diplomirao pročitao u knjizi da korijenje oleandra truje vodu i da se Arapi u pustinji oslanjaju na njuh svoje vjerne mazge kako bi saznali je li voda otrovna ili ne. Bojao se da bi njegova mogla biti otrovna.

Oklijevao je oko rezanja mimoze jer je bio pomalo polaskan i istovremeno zabrinut što raste u njegovu u svom vrtu. U Parizu je moguće naći u svim hodnicima podzemne, u dugačkim košarama od trske. U košarama i rukama trgovaca koji vam je nude je svjež, no čim je stavite u vaz, uvene. Parižani poznaju i druge vrste cvijeća, uzgajaju ih u lončanicama, no mimozu je moguće pronaći samo u dugačkim košarama. Egzotičan je to cvijet. Da, eto, egzotičan. I g. Charton si nije mogao točno objasniti zašto je oklijevao oko rezanja mimoze.

Naposljetku se odlučio za rezanje jer je njena sjena u kasnim popodnevnim satima zaklanjala odjeljak predviđen za sijanje sjemenki rotkve.

Sljedećeg jutra kada joj se sa sjekirrom približio mimoze više nije bilo. Sklonila se na drugom kraju kuće, pored ceste, na sjevernoj strani vrta. Proširila se po zidu cijelom širinom i rasporedila grane tako joj je sjena pokrivala stajsku jamu u koju je g. Charton gomilao iskorijenjeni korov i praznio noćnu posudu. Tu mu uistinu nije smetala i g. Charton koji je imao bitnijeg posla odložiti sjekiru i dohvati sadilicu.

Došlo je vrijeme kada mimoze cvjetaju. Obasjala je sav zid pokraj kuće kao i cestu s druge strane zida. G. Charton je nije ni pogledao. Svaki dan je sijao, sadio, čupao, presađivao, zalijevao okrenutih leđa. Sanjario je o prikolicama punim krumpira, svežnjevima poriluka, hrpama mrkvi, gomilama zelene i zimske salate. No ponajprije jedan, dva zatim dvadeset puta na dan prolaznici koji su šetali cestom zvonili bi mu kako bi lijepo upitali smiju li ubrati grančicu mimoze. U ovom kraju mimozu ne možete kupiti, možete je jedino uzgajati na pravim plantažama i izvoziti u prepunim brodovima. Ali za susjede ili prolaznike, pogotovo ako su bili mladi, ova mimoza je bila besplatna. G. Charton ih se nije usuđivao odbiti. Njegova je mimoza bila toliko lijepa da su ljudi dolazili izdaleka kako bi je ubrali i što su je više brali to je ona više cvjetala te kada je sezona cvjetanja završila za ostale mimoze, njeni cvjetovi su bili još ljepši, bila je poput izvora zlata koje je prekrivalo stajsku jamu i gusto se prelijevalo preko zida na cestu. Prolaznici su je mogli ubrati bez pitanja, no oni su radije pitali jer je to u ovom kraju bilo poželjno i pristojno.

G. Charton bi se svaki put ljutio kada bi ga uznemiravali zbog tih sitnica. Jednog lijepog jutra ponovno uzme sjekiru. No, mimoza je opet bila pobjegla. Sada se smjestila na skroz drugi kraj vrta, daleko od očiju prolaznika i sakrila svoje cvjetove ispod listova, izgledala je ponizno kao tužna vrba i tako još jednom dobila pomilovanje.

Bilo je tu još mnogo toga za učiniti kako bi obranio salatu od puževa koji su navečer izlazili iz svih rupa na starom vlažnom zidu gdje su se vraćali odmoriti prije zore. G. Charton kupi gips, cement, vapno, šljunak, sve ono što je mogao pronaći i obnovi zid.

Ponekad bi podigao glavu i promatrao kako zriju trešnje koje su vrebali i tri para crnih, sjajnih kosova sa žutim kljunom koji su od jutra do mraka stajali na trešnji i jeli plodove, jedan po jedan, onim redom kojim bi dozreli. Koštice nisu jeli, nego bi ih pljuvali sa stabla. Uskoro se stvorio lijepi sloj koji je pucketao pod nogama g. Chartona. On je povješao zamke na sve grane i napravio odurno strašilo koje se okretalo na vjetru i tako pokretalo

zvonca. Kosovi bi ga prijeko gledali, zviždali i halapljivo jeli. Smjestili bi se tik do zamki i, održavajući čudesnu ravnotežu, vrhom repa okrnuli zamke. Glasno bi zazviždali i pojeli trešnju.

G. Charton ih je gađao kamenjem, petardama, vrijeđao ih i prijetio im pucnjevima iz puške. No nije imao pušku. Bile su to one prve, prelijepe trešnje koje se najskuplje prodaju. Pomislio je da ako uspije saznati gdje im se kriju gnijezda, da će ih možda uspjeti zateći noću i ubiti, barem uništiti gnijezda, utjerati strah u kosti svjetiljkom koja bi ih svojim bljeskom prenela iz sna i predala ih u njegove ruke. Ako ih ne uspije uhvatiti, ispuštat će takve krikove u noći, mahat će svjetiljkom tako mahnito i raskasapiti gnijezda da će crne ptice nestati zauvijek i svake noći letjeti dalje zbog straha koji će im se vraćati svaki put kada zatvore oči.

S prozora svoje sobe na prvom katu pratio ih je u sumrak i gledao kako se otresaju, zvižde zatim mirno odlaze spavati u stablo mimoze.

Bijes koji ga je obuzeo podsjećao je na opijenost uzrokovanu lošim alkoholom. Toliko mu se žurilo izaći da je umalo pao niz stepenice. Objeručke je uhvatio sjekiru uspravno položenu na zid između štednjaka i hrpe drva za ogrjev. Prsti su mu pobijelili od grčevitog stiska. Izašao je u vrt. Mimoze više nije bilo.

Tražio ju je duž svih zidova. Nije joj bilo ni traga. Dok je prolazio ispod trešnje pod nogama su mu pucketale koštice. Vratio se po svjetiljku i pod žutim svjetlom srušio stablo. Mjesec u izlasku obasja vrt bez sjene. G. Charton ode u krevet, iscrpljen.

Odsada se ispred njega prostirao samo dobar omjer rahle zemlje, samo dobra plodonosna zemlja. Redovi povrća su bili održavani, čisti i poravnati kao i brojke u njegovim knjigama u vrijeme kada je bio računovođa. Odahnuo je. Nekoliko dana je još letimično nastavio tražiti mimozu, no vrt se mogao obuhvatiti jednim pogledom, nije bilo ni grma, ni sjenovitog kutka gdje bi se mogla sakriti. Kosovi su sada spavali i jeli kod susjeda. G. Charton je napokon bio u stanju ravnoteže i sigurnosti koji može pružati pogled na ovaj ograničeni, no uređeni svijet.

Ubrao je prvi grašak kako bi ga pomiješao s ostalim prutićima od povrća. Ostalo ide na tržnicu. Kada ga je počeo čistiti unutar mahune je umjesto graška pronašao krhke i nježne cvjetove mimoze. Osjećajući da mu se bliži kraj, cijelo se stablo sakrilo pod zemlju i na druge načine pronalazilo svijetlo.

G. Charton je iščupao cijelu gredicu graška i iskopao veliku rupu. Osjećao je kako mu mimoza bježi pod nogama.

Potom je luk koji je bio pustio da izraste kako bi prodao sjeme krasila kuglica boje sunca, a kovrčava cikorija je postala paperjasta cikorija. Peršin je čuvao skrovite grane koje su potajno nicale, a jednog lijepog dana eksplodirala je bundeva, raznoseći snopove cvijeća. Rajčice nisu crvenjele, nego žutile, a listovi poriluka su se dijelili na listiće.

G. Charton slijedio je neprijatelja i kopao štihačom tamo gdje bi se pojavio. Nakon nekoliko tjedana je sve uništio. Iskopao je rovove te ih povezao tunelima i podzemnim putevima. Iznutra ih je isprebadao željeznom polugom. Zatim je izvadio cijeli podzemni sloj zemlje. Na ovaj zadatak je potrošio toliku količinu energije koju nema ni sportaš u naponu snage, strašno je smršavio i očvrsnuo poput kosti. Nije osjećao umor, a noći je provodio bdijući, trčeći od jednog do drugog rova sa svjetiljkom u ruci. Mimoza se više nije pokazivala.

Nakon nekoliko dana g. Charton je bio uvjeren da je konačno pobijedio.

Počeo je popunjavati rupe. Kada je bacio prvu lopatu zemlje, osjetio je strašan umor. Otiđe do kante s pitkom vodom i sagne se kako bi se napio. Ustukne od užasa nakon prvog gutljaja. U srebrenoj vodi okretalo se i svjetlucalo tisuće malih zlatnih kuglica. Progonjeno stablo pronašlo je utočište na dnu bunara.

G. Charton izlije sadržaj kante na zemlju i sićušni cvjetovi, još svježiji od vode, nježno zablistaju na suncu. Gazio ih je, pljuvao i prijetio šakom, zatim se naglo uspravio. Krenuo je potražiti vreću s cementom koja mu je ostala još od obnove vrtnog zida, vreću vapna, gips, šljunak, kamenja, gnojivo, ostatke od oranja kako bi sve ubacio u bunar i prekrio cijelo okno. No, uspio je napraviti samo tri koraka. Klekne, položi ruku na zemlju, zapanjeno pogleda oko sebe, pokuša doći do daha, legne postrance, zatim na leđa.

Nakon petnaest dana ga je na tom mjestu pronašao susjed. Bio je vrlo dobro očuvan. Oko njega je čak lebdio blagi miris proljeća. Zjenice njegovih širom otvorenih očiju bile su zlatne boje, a dva lista mimoze, zupčasta i nježna, rasla su mu iz obrva.

#### IV. Les realia

Les éléments culturels auxquels nous allons consacrer notre analyse relèvent d'une notion très intéressante dans la traductologie : le realia. Le realia est tout mot (ou expression composée) qui nomme un objet, un concept ou un phénomène typique de certains peuples, nations, pays, tribus, etc.<sup>27</sup>. Ce mot illustre une couleur nationale, locale et historique et c'est pourquoi il n'a pas d'équivalents exacts dans la culture cible. Un bon exemple de realia est la *charcuterie* que nous trouvons dans la nouvelle *Monsieur Lery*. La charcuterie est donc « un produit alimentaire à base de chair de porc ou, par extension, de chair de veau, de gibier, etc.<sup>28</sup> » ou un « local où se prépare, se vend ce genre de produit<sup>29</sup> ». La langue croate manque d'un terme qui désignerait ces produits français de même que le métier de charcutier et la boutique où ces produits sont vendus. Mais les traducteurs croates ne sont pas les seuls qui ont des difficultés avec la transmission de ce realia. En l'absence d'un meilleur mot, les traducteurs russes le transposent par le procédé de transcription (*шаркунеру*), et les anglais s'aident de syntagmes comme *cold cuts* ou *deli meats* dont la signification est proche de celle de « charcuterie ».

La charcuterie est un exemple de realia ethnographique, une des trois catégories de Vlahov et Florin que nous allons parcourir dans la suite. Après la classification des realia, nous allons passer aux procédés de traduction qui aident le traducteur à transmettre ces « éléments intraduisibles<sup>30</sup> ».

---

<sup>27</sup> VLAHOV, Sergej et FLORIN, Sider : *Neperovodimoe v perevode*, Mezhdunarodnye Otnosheniya, Moscou, 1980, p. 45.

<sup>28</sup> Centre national des ressources textuelles et lexicales : <http://www.cnrtl.fr/definition/charcuterie> (date de visite : le 28 juillet 2016).

<sup>29</sup> Idem.

<sup>30</sup> VLAHOV, Sergej et FLORIN, Sider : *Neperovodimoe v perevode*, Mezhdunarodnye Otnosheniya, Moscou, 1980, p. 44.



## a. Classification des realia

Vlahov et Florin proposent trois catégories selon lesquelles les realia peuvent être classifiés : realia géographiques, ethnographiques et sociopolitiques<sup>31</sup>. Afin de mettre un peu d'ordre parmi les exemples cités, nous les avons regroupés en trois groupes que l'on peut distinguer de manière suivante : les realia d'autres cultures adoptés en français se trouvent entre guillemets, les realia croates sont cités en italique et les derniers, les realia français, sont indiqués en caractères normaux sans guillemets.

### 1. Realia géographiques

- géographie physique (« steppe », « jungle ») et objets météorologiques (« tornade », « tsunami »)
- noms d'objets géographiques liés aux activités des hommes (« polder »)
- dénominations d'espèces endémiques (« litchi », « kangourou »)

### 2. Realia ethnographiques

- vie quotidienne : plats et boissons (« saké », julienne) ; lieu public (*konoba*) ; vêtements (« panama », « kimono »), coiffure (« kokochnik ») ; logement (« isba ») ; meuble (« kotatsu ») ; vaisselle (« amphore », *peka*) ; moyen de transport (« palanquin »)
- travail : métiers (charcutier) ; outils (« lasso », « machette ») ; organisation du travail (« kolkhoze », « ranch »)
- art et culture : musique et danse (*sevdalinka*, *lindŕo*) ; instruments de musique (*tamburica*, *gusle*) ; folklore (« roussalka ») ; théâtre (arlequin) ; autres types d'art (« ikebana », « origami ») ; artistes (« geisha », *zvončar*) ; coutumes et rituels (« vendetta ») ; fêtes et jeux (« Maslenitsa », « cricket ») ; mythologie (« Snégourotchka », *domaći*), cultes (« mormonisme », « chaman ») ; calendrier (sans-culottides)
- ethnie : groupes ethniques (« Bantous », « Basques ») ; surnoms humoristiques ou péjoratifs (« cockney », « fritz ») ; noms des habitants d'une région (tarasconnais)

---

<sup>31</sup> VLAHOV, Sergej et FLORIN, Sider : *Neperovodimoe v perevode*, Mezhdunarodnye Otnosheniya, Moscou, 1980, p. 51-56.

— mesures (« yard », *pedalj*), monnaies (franc, *kuna*) et leurs dénominations vernaculaires (*stotka*, *keka*)

### 3. Realia sociopolitiques

- organisation administrative territoriale : unités administratives territoriales (« oblast », canton) ; lieux habités (« favela ») ; spécificité des lieux habités (« médina », arrondissement)
- organismes (« douma », « chambre haute ») et fonctions (« shah », « chancelier », « pharaon »)
- vie sociopolitique : activité politique et acteurs politiques (« Ku Klux Klan », « bolchevik ») ; mouvements patriotiques et sociaux (« occidentaliste », « slavophile ») ; phénomènes et mouvements sociaux (« hippy », « hipster ») ; titres (« prince », « Sir », Monsieur) ; institutions (Pôle emploi) ; établissements scolaires (« médersa ») ; classes (« junker ») et castes (« brahmane ») ; symboles (« Union Jack », la faucille et le marteau)
- realia militaires : unités militaires (« légion ») ; arme (« katioucha ») ; tenue militaire (« afghanka ») ; soldats (« centurion », « janissaire ») et commandants (« ataman »)

Les realia sociopolitiques comme : *F.F.I.*, *croix de Lorraine*, *la faucille et le marteau*, etc. dominent dans les deux nouvelles. Néanmoins, il y a aussi des realia ethnographiques comme : *julienne*, *charcuterie* etc. Tout d'abord, nous voyons une ressemblance frappante entre le realia et une autre notion – le terme.

Le terme est un mot ou une expression composée qui ne comporte qu'un seul sens et qui n'a pas de synonymes, ce qui vaut aussi pour les realia. Les choses se compliquent encore lorsqu'on tombe sur les realia qui deviennent des termes dès lors qu'ils entrent dans le contexte de la langue spécialisée. La *julienne*, par exemple, est la manière de couper les légumes en fines lamelles qui est caractéristique pour la gastronomie française. Dans un texte du domaine de la gastronomie, la julienne est un terme qui n'a que la fonction nominative et qui désigne une manière de préparer un plat. Mais, dans une œuvre littéraire elle est un élément stylistique qui recèle la particularité historique et sociale d'une nation. Le fait que M. Charton prépare la julienne pour son déjeuner nous dit subtilement qu'il n'est pas Croate, Anglais ou Russe, mais qu'il est Français.

Nous pouvons conclure donc que les realia sont toujours liés à la culture source. Ils sont créés par des locuteurs pour désigner des phénomènes de leur culture ou d'une vie matérielle qui s'avèrent typiques. Par contre, l'origine d'un terme est rarement importante. L'essentiel, c'est qu'ils sont neutres, monosémiques et univoques, ce qui contribue à une compréhension correcte des notions d'un champ d'activité humaine.

Finalement, il faut aussi noter que, outre la classification thématique susmentionnée, les mêmes realia peuvent être classifiés selon deux critères : selon leur origine géographique et la période historique à laquelle ils appartiennent. L'aspect géographique et temporel d'un realia est aussi très important pour la traduction, ce que nous allons voir dans le chapitre suivant.

## b. Traduction des realia

La traduction est une opération où le traducteur transfère un texte de la langue de départ (LD) à la langue d'arrivée (LA). Apparemment simple, cette opération est en fait une tâche complexe qui exige, entre autres, une parfaite compréhension du contexte de l'original. Prenons un exemple de notre texte:

Il se levait, il allait boire un verre d'eau pour se calmer, il prenait froid, il éternuait, il n'arrivait plus à se réchauffer dans les draps, il cherchait la boule, elle était à peine tiède, il soupirait, il revoyait les moutons.<sup>32</sup>

Le mot « boule » dans le contexte des jeux peut se référer à un objet sphérique capable de rouler avec lequel on peut jouer un jeu. D'autre part, dans un texte culinaire, une boule peut être un pain de forme ronde. Mais dans notre cas, M. Lery ne veut pas jouer avec une boule ou manger du pain, il veut se réchauffer les pieds. Il s'agit donc d'un mot vieilli qui désigne un « cylindre de grès ou de métal dans lequel on met de l'eau chaude pour se réchauffer les pieds<sup>33</sup> ». Ce que nous apprend cet exemple est que le sens des mots varie selon le contexte et qu'il faut donc être très prudent dans son interprétation.

Eco souligne aussi que la « traduction ne dépend pas du seul contexte linguistique, mais aussi de quelque chose qui est en dehors du texte, et que nous appellerons information sur le monde<sup>34</sup> ». Un bon traducteur doit alors avoir des connaissances générales sur la culture source ainsi que sur la culture cible. Ces connaissances sur la géographie, l'art, la politique et notamment sur l'histoire lui permettront de détecter les connotations et allusions de la LD. Par exemple, dans le contexte lié à la culture de plantes potagères, le topinambour est une plante de grande taille cultivée pour ses tubercules qui rappellent les pommes de terre. Mais dans notre nouvelle, il s'agit d'une plante qui était un des rares légumes disponibles pendant l'occupation allemande. Cette plante est associée à de mauvais souvenirs que l'auteur évoque avec humour : « Le délicieux gâteau de topinambour<sup>35</sup> ». Ce

---

<sup>32</sup> BARJAVEL, René : *Le prince blessé et autres nouvelles*, Flammarion, Paris, 1974, p. 31.

<sup>33</sup> Centre national des ressources textuelles et lexicales : <http://www.cnrtl.fr/definition/academie8/boule> (date de visite : le 28 juillet 2016).

<sup>34</sup> ECO, Umberto : *Dire presque la même chose*, Grasset et Fasquelle, Paris, 2006, p. 38.

<sup>35</sup> BARJAVEL, René : *Le prince blessé et autres nouvelles*, Flammarion, Paris, 1974, p. 29.

détail peut échapper au lecteur croate qui ne connaît pas la situation en France pendant la pénurie de la guerre et c'est au traducteur de décider ce qu'il convient de faire pour surpasser cette difficulté ; que ce soit d'abandonner un élément du texte original ou d'enrichir, d'ajouter une remarque au texte traduit afin de préserver le style ou la couleur nationale du texte de départ. Comme notre titre se trouve parmi les autres titres des recettes qui dépeignent de façon drôle cette situation difficile (« L'omelette sans œufs », « Faites du bon savon avec de vieux journaux »<sup>36</sup>), nous avons décidé de ne pas remarquer cette nuance du sens. Néanmoins, cet exemple a bien montré que la plupart du temps, le travail de traduction consiste à négocier, c'est-à-dire renoncer à quelque chose pour obtenir quelque chose de mieux, une solution satisfaisante ou, autrement dit, une traduction fidèle<sup>37</sup>.

Ensuite, nous croyons utile de signaler qu'il y a aussi d'autres facteurs qui peuvent aider le traducteur à prendre la bonne décision. Il faut d'abord tenir compte du type de texte qu'il traduit. Comme nous l'avons vu, le mot « topinambour » dans notre nouvelle a un sens plus large de celui qu'il a dans un texte spécialisé. Barjavel utilise ce mot pour faire une remarque humoristique et de cette manière il le rend plus expressif. Cette remarque peut passer inaperçue aux yeux du lecteur croate qui n'est pas familier de l'histoire française. Mais enfin, le fait que le titre « Le délicieux gâteau de topinambour » se trouve parmi d'autres titres des recettes humoristiques et absurdes nous a incité à ne pas mettre une note de bas de page. Tous ces facteurs (le type de texte qu'on traduit, les lecteurs du texte traduit, l'expressivité stylistique et la position des mots dans le texte) ont influencé notre décision. Ce sont les paramètres que nous devons également garder à l'esprit lorsqu'on traduit les *realia*.

Comme nous l'avons déjà indiqué, un *realia* illustre une couleur nationale, locale ou historique, et c'est pour cette raison qu'il n'a pas d'équivalents exacts dans d'autres langues. L'intraduisibilité et la particularité socio-historique sont les deux caractéristiques qui entravent la transmission d'un *realia* dans la LA. Toutefois, Vlahov et Florin proposent des procédés qui peuvent faciliter le travail d'un traducteur. Ces procédés se divisent en deux stratégies principales : **transcription** et **traduction**<sup>38</sup>.

---

<sup>36</sup> BARJAVEL, René : *Le prince blessé et autres nouvelles*, Flammarion, Paris, 1974, p. 29.

<sup>37</sup> ECO, Umberto : *Dire presque la même chose*, Grasset et Fasquelle, Paris, 2006, p. 466.

<sup>38</sup> VLAHOV, Sergej et FLORIN, Sider : *Neperovodimoe v perevode*, Mezhdunarodnye Otnosheniya, Moscou, 1980, p. 87.

La **transcription** comprend la translittération et la transcription qui s'appliquent aussi dans le cadre de l'emprunt. La translittération est la conversion d'un système alphabétique dans un autre qui consiste à transposer lettre par lettre les signes d'un système d'écriture et ceux d'un autre système d'écriture<sup>39</sup>. Par exemple, un plat russe *борщ* en croate est translittéré *boršč*.

La transcription est l'action de noter les sons de la LD en utilisant le système alphabétique de la LA<sup>40</sup>. Les consonnes palatales croates et russes comme « č » ou « ч » se transcrivent « tch » en français ce qui correspond bien au même son. Par conséquent, le nom du personnage de la mythologie russe *Снегурочка* se transcrit en français par *Snégourootchka*.

Dans les paragraphes qui suivent, nous allons nous concentrer sur la **traduction** des realia qui comprend plusieurs possibilités<sup>41</sup>:

- néologisme (calque, demi-calque, appropriation, néologisme sémantique)
- traduction approximative (généralisation, analogue fonctionnel, description, explication, interprétation)
- traduction contextuelle

Vu qu'il y a beaucoup de procédés qui peuvent être utiles pour la traduction des realia, nous avons décidé de décrire de façon plus détaillée les procédés que nous avons utilisés pendant le processus de la traduction des deux nouvelles. Aussi, pour des raisons mentionnées plus haut, notre analyse traductologique sera accompagnée par l'explication du choix du procédé utilisé pour transmettre le realia dans la LA.

---

<sup>39</sup> Idem, p. 87.

<sup>40</sup> VLAHOV, Sergej et FLORIN, Sider : *Neperovodimoe v perevode*, Mezhdunarodnye Otnosheniya, Moscou, 1980, p. 87.

<sup>41</sup> Idem, p. 93.

**Le néologisme** est le procédé le plus souvent utilisé pendant le processus de la traduction des *realia*. Il s'agit de l'introduction d'un nouveau mot qui garde les particularités socio-historiques d'un *realia*<sup>42</sup>. Ce sont souvent les calques et demi-calques.

**Le calque** est la traduction littérale d'un mot ou une expression dans une autre langue.<sup>43</sup> Par exemple, l'expression française *lune de miel* est le calque du mot anglais *honeymoon*. Puis, l'exemple le plus connu est celui du *gratte-ciel* qui provient du mot anglais *skyscraper* (hrv. *neboder*, rus. *небоскрёб*).

1. Et les F.F.I. avaient tracé des **croix de Lorraine, des faucilles et marteaux** et des V dans toutes les cloisons, à la mitrailleuse. Unutarnje snage Francuske su strojnicama izrešetal i sve pregrade, oblikujući **loreenske križeve, srpove i čekiće**, i slova V za pobjedu kod Vercorsa.

La croix de Lorraine peut être traduite aussi comme *dvostruki/dupli križ* et *patrijaršijski križ* mais nous avons rejeté ces deux solutions parce qu'elles rappellent le symbole religieux du christianisme tandis que *lorenski križ* fait référence à la région du Nord-Est de la France.

La faucille et le marteau est un autre symbole, qui apparaît dans la culture iconographique communiste. Pendant la Deuxième Guerre mondiale nous trouvons ce symbole sur les divers supports liés au Parti communiste français, qui a participé aux combats de la Résistance contre le nazisme<sup>44</sup>. Pour préciser qu'il s'agit du symbole de la résistance communiste en France, le traducteur peut insérer une note de bas de page. Mais, cette remarque « coupe » le rythme du texte et attire l'attention du lecteur de LA, alors qu'en français ce symbole est un détail subtil. En outre, il faut faire attention à la position *des faucilles et marteaux* dans la proposition. Ils sont situés à côté d'autres symboles (les croix de Lorraine et des V) et grâce au contexte le lecteur peut constater qu'il s'agit d'un symbole de la Résistance française.

---

<sup>42</sup> Idem, p. 88.

<sup>43</sup> Idem, p. 88.

<sup>44</sup> Encyclopédie Larousse : <http://www.larousse.fr/encyclopedia/divers/PCF/114255> (date de visite : le 28 juillet 2016).

Le traducteur peut aussi emprunter et adapter un *realia* étranger selon les règles de sa langue, ce qui s'appelle **l'appropriation**<sup>45</sup>. Dans la majorité des cas, la forme du mot emprunté se conforme aux règles grammaticales de la LA (appropriation grammaticale).

2. Venez voir la merveille du siècle,                      Pogledajte čudo stoljeća koje je izumio  
inventée par un prisonnier dans un                      zatvorenik u **pomeranskom stalagu...**  
**stalag de Poméranie...**

Il n'est pas rare que les écrivains se servent d'un *realia* pour introduire la couleur locale d'un pays. Par exemple, le mot *stalag* est une abréviation du mot allemand *Kriegsgefangenen stammlager* qui était un « camp de prisonniers de guerre<sup>46</sup> » en Allemagne ou dans les pays occupés pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce *realia* qui dépeint bien l'atmosphère de la guerre a été adopté en français ainsi qu'en croate et il est devenu un mot figé dans les dictionnaires des deux langues.

La **traduction approximative** est une stratégie de la transmission des *realia* où le traducteur vise à garder le sens du *realia*, tout en risquant de perdre sa couleur nationale<sup>47</sup>. Dans plusieurs cas, il le **substitue à une expression générique**, ce que nous avons fait en traduisant les sigles comme *P.T.T. (Postes, Télégraphes, Téléphones)* et *T.S.F. (télégraphie sans fil)*. Nous n'allons pas aller plus loin dans l'analyse de sigles et abréviations parce que nous avons consacré un chapitre entier à la traduction de cette forme de *realia*.

---

<sup>45</sup> VLAHOV, Sergej et FLORIN, Sider : *Neperovodimoe v perevode*, Mezhdunarodnye Otnosheniya, Moscou, 1980, p. 89.

<sup>46</sup> Centre national des ressources textuelles et lexicales : <http://www.cnrtl.fr/definition/stalag> (date de visite : le 28 juillet 2016).

<sup>47</sup> VLAHOV, Sergej et FLORIN, Sider : *Neperovodimoe v perevode*, Mezhdunarodnye Otnosheniya, Moscou, 1980, p. 90.



Au lieu du *realia*, Il est parfois possible d'utiliser son **analogue fonctionnel**.

L'analogue fonctionnel est un *realia* de la LA que le traducteur introduit dans le texte traduit afin de produire la même réaction que le *realia* produit chez le lecteur de la LD<sup>48</sup>. Dans la nouvelle *M. Lery*, il est possible de remplacer les fameuses *Gauloises* par un analogue croate *Filter 160* ou *Stoša*, la marque de cigarettes les plus populaires en Yougoslavie<sup>49</sup>. La popularité de ces cigarettes croates et françaises atteint des sommets dans les années soixante, quand les premières campagnes publicitaires ont été lancées. Donc, *Filter 160* pourrait servir comme un analogue fonctionnel. D'autre part, il est aussi possible que ce *realia* croate ait un impact indésirable sur la réaction du lecteur du texte traduit qui peut penser que Julot, le briseur de chaînes, a une nationalité croate. De plus, la marque *Gauloises* est associée à la Résistance et elle est devenue un symbole du patriotisme français<sup>50</sup>. Pour ces raisons, on a estimé qu'il serait mieux de garder ce *realia* français.

Néanmoins, ce procédé s'est montré utile dans l'exemple suivant :

- |   |   |
|---|---|
| 3. Mon <b>charcutier</b> , j'y ai dit : Votre boutique, je vous la ficheraï en l'air quand tout ça sera fini. | Rekla sam <b>pršutaru</b> : Vašu ću trgovinu porazbijati kada sve ovo završi. |
|---|---|

Pour traduire ce métier français inconnu du lecteur croate, nous avons pu choisir entre trois analogues fonctionnels : *mesoprerađivač*, *kobasičar* et *pršutar*. Après un peu de réflexion, nous avons rejeté la première solution (*mesoprerađivač*). Il est peu probable que ce mot sorte de la bouche d'une ménagère croate parce que c'est un mot stylistiquement marqué qu'on trouve dans les textes de la langue spécialisée. Le choix se réduit alors à deux possibilités : *kobasičar* qui prépare et vend des saucisses et *pršutar* qui fait et vend le jambon cru. Outre la différence de signification, ces deux mots se distinguent stylistiquement. *Kobasičar* est un mot figé dans les dictionnaires croates, tandis que *pršutar* vient du langage familier. Notre décision de traduire le mot charcutier par le mot familier *pršutar* a été influencée par la position de ce *realia* français dans le texte original : « Mon

---

<sup>48</sup> Idem, p. 91.

<sup>49</sup> BENIĆ, Kristijan : *Juga kroz dim cigarete* : <http://planb.tportal.hr teme/122891/Juga-kroz-dim-cigarete.html#.V7c4ivl971V> (date de visite : le 28 juillet 2016).

<sup>50</sup> HARRALD, Chris et WATKINS, Fletcher : *The cigarette book : the history and culture of smoking*, Skyhorse, New York, 2010, p. 120.

charcutier, j'y ai dit ». Le « y » dans l'expression « j'y ai dit » correspond au pronom personnel « lui » (je lui ai dit) et reflète la prononciation et la prosodie populaires. Cette construction familière est généralement associée avec des personnes qui ont reçu une éducation minimale ou, dans notre cas, Mme Dupont. Donc, pour compenser la perte de cette nuance stylistique, nous avons opté pour un analogue fonctionnel de la langue familière croate.

Quelquefois, il n'y a aucun autre moyen que de **décrire, expliquer** ou **interpréter** les éléments d'un *realia*. Avec ces stratégies, le traducteur garde le sens d'un *realia*, mais il perd complètement sa couleur nationale<sup>51</sup>.

- |   |   |
|---|---|
| <p>4. Et les F.F.I. avaient tracé des croix de Lorraine, des faucilles et marteaux et <b>des V</b> dans toutes les cloisons, à la mitrailleuse.</p>   | <p>Unutarnje snage Francuske su strojnicama izrešetal i sve pregrade, oblikujući lorenske križeve, srpove i čekiće, i <b>slova V za pobjedu kod Vercorsa.</b></p>                 |
| <p>5. Il cueillit les premiers petits pois pour s'en faire une <b>julienne</b>.</p>   | <p>Ubrao je prvi grašak kako bi ga <b>pomiješao s ostalim prutićima od povrća.</b></p>  |
| <p>6. Sur les étagères, il n'y a rien que quelques bouquets de persil, des harengs salés, de la <b>charcuterie</b> de mamelles de vaches, des fromages livides d'avoir perdu leurs matières grasses, et des betteraves à cochons.</p> | <p>Izloženo je samo nekoliko svežnjeva peršina, nekoliko slanih haringi, <b>narezanih</b> kravljih vimena, sireva, blijedih zbog nedostatka masnih tvari, te cikli za svinje.</p> |

---

<sup>51</sup> VLAHOV, Sergej et FLORIN, Sider : *Neperovodimoe v perevode*, Mezhdunarodnye Otnosheniya, Moscou, 1980, p. 91.

En traduisant le symbole *V* et *la julienne*, un plat français, nous avons consciemment enrichi le texte. La lettre *V* est un symbole ambigu qui est associé au maquis du Vercors et à la première lettre du mot « victoire<sup>52</sup> ». Les maquisards du Vercors étaient des combattants de la Résistance qui se sont réfugiés dans le massif du Vercors<sup>53</sup>. En juillet 1944, cette base importante est devenue la République libre du Vercors, le premier territoire démocratique en France depuis le début de l'occupation allemande. Cette nuance historique qui se cache dans le symbole *V* est probablement inconnue des lecteurs croates. C'est pourquoi nous avons décidé qu'au lieu d'introduire une remarque de bas de page qui brise le rythme du texte, il serait mieux de saisir le sens du symbole.

Nous avons pris la même décision en traduisant *la julienne*. Dans ce contexte, la *julienne* renvoie à une jardinière de légumes qui est un mélange de petits légumes coupés finement tels que pommes de terre, carottes, navets, haricots verts et dans laquelle on peut ajouter des petits pois. En expliquant le *realia*, nous avons utilisé le verbe *pomiješati* qui fait référence à un mélange, ainsi que le syntagme *prutići od povrća* qui découvre la manière dont les légumes ont été coupés.

Le dernier *realia* est une autre spécialité de la cuisine française qui nous a servi d'exemple au début de notre analyse : la charcuterie. Pour que le lecteur croate sache qu'il s'agit de la viande cuite ou salée, nous avons utilisé l'adjectif « narezanih » qui rappelle le substantif croate *narezak* dont la signification est proche de celle de la charcuterie : « hladna zakuska ili predjelo od suhomesnatih proizvoda (šunka, pršut, salama, kobasica)<sup>54</sup> ».

---

<sup>52</sup> GIRAUD, Guy, Les symboles, les insignes : <http://museedelaresistanceenligne.org/musee/doc/pdf/90.pdf> (date de visite : le 28 juillet 2016).

<sup>53</sup> Encyclopédie Larousse : [http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/la\\_R%C3%A9sistance/138691](http://www.larousse.fr/encyclopedie/divers/la_R%C3%A9sistance/138691) (date de visite : le 28 juillet 2016).

<sup>54</sup> Hrvatski jezični portal : <http://hjp.znanje.hr/index.php?show=search> (date de visite : le 15 juin 2016).

### c. Dénomination de monnaies

L'histoire de la nouvelle *Monsieur Lery* se déroule en France après la Deuxième Guerre mondiale. Pendant cette période, les Français utilisaient le franc français (FRF), une ancienne unité monétaire divisée en 100 centimes :

7. M. Lery cherche son porte-monnaie, en tire une pièce d'un **franc**, réfléchit une seconde, la remet en place et en prend une de cinquante **centimes** qu'il donne à l'enfant.

Selon l'avis de Vlahov et Florin, le procédé généralement utilisé pour transmettre les dénominations de monnaies est la transcription, que nous avons employée dans notre traduction :

G. Lery potraži svoj novčanik i izvuče kovanicu od jednog **franka**, promisli na sekundu, vrati je natrag i uzme pedeset **centima** koje da djetetu.

Toutefois, il y a des difficultés qui demandent à être analysées de manière plus approfondie. Le mot *sou*, par exemple, est utilisé dans la langue familière d'aujourd'hui. Nous le trouvons dans les expressions figées comme *être sans le sou* ou *sou après sou* où il désigne un petit montant d'argent. Dans ce cas, il ne s'agit pas d'un *realia* parce que le *sou* a perdu sa valeur monétaire ainsi que son expressivité nationale. Si ces expressions apparaissent dans le texte qu'il faut traduire, les meilleures solutions seraient de remplacer le substantif *sou* par son analogue fonctionnel croate comme *lipa* ou *para* (*nemati ni prebijene pare, lipa po lipa*) ou de le substituer à une expression générique comme *malo* (*malo po malo*).

Dans *Monsieur Lery*, nous sommes tombés sur un exemple différent :

8. (...) pour encourager Julot que vous voyez ici par terre enchaîné comme un forçat, nous demandons à l'honorable société quelques pièces de quarante **sous**.

Dans cet exemple, le mot *sou* est la dénomination vernaculaire utilisée à l'époque de Barjavel dont la valeur était celle de cinq centimes<sup>55</sup>. Comme le *franc* et le *centime*, le *sou* est aussi un *realia*, un morceau d'histoire française. Afin de rendre plus familier au lecteur du texte traduit ces *realia* historiques, le traducteur peut adopter des stratégies différentes. Dans notre exemple, nous avons un montant de *quarante sous* qui est égal à un montant de 200 centimes ou 2 francs. Par conséquent, le traducteur peut remplacer les *quarante sous* par les *deux francs*. Mais, il faut faire attention parce qu'avec cette stratégie, il perd les nuances stylistiques du texte original. La décision de Barjavel d'introduire une dénomination vernaculaire n'est pas accidentelle. Elle contribue à la caractérisation d'une bonimenteuse peu instruite dont la langue est marquée par des formes fautives : « Ah là là, mon pauvre Julot, c'est pas encore aujourd'hui qu'on deviendra millionnaires !<sup>56</sup> ». Pour transmettre cette particularité stylistique dans la langue croate, le traducteur peut aussi trouver un analogue fonctionnel qui dans cet exemple, pourrait être *petača* ou *petak*. Mais, en introduisant cet analogue croate, le traducteur change un peu le sens parce que le mot croate *petača* est un dialectisme qui est généralement utilisé au nord de la Croatie.

Enfin, pour les raisons déjà mentionnées, nous avons opté pour la transcription *su* qui est « apoen u vrijednosti 1/20 franka (20, 40, 100 sua = 1, 2, 5 F)<sup>57</sup> ». Nous sommes conscientes que cette solution n'est pas parfaite à cause de la forme qui n'est pas propre à la langue croate. Néanmoins, ce mot transcrit garde le sens et les nuances stylistiques de l'original français :

(...) za ohrabrenje Julota kojeg vidite kako leži ovdje na zemlji, okovan kao rob, molimo vas, uvaženi gledatelji četrdesetak **sua**. Recimo deset slijeva, deset zdesna i deset s prednje strane.

<sup>55</sup> Centre national des ressources textuelles et lexicales: <http://www.cnrtl.fr/definition/sou> (date de visite : le 28 juillet 2016).

<sup>56</sup> BARJAVEL, René : *Le prince blessé et autres nouvelles*, Flammarion, Paris, 1974, p. 31.

<sup>57</sup> Hrvatski jezični portal : [http://hjp.znanje.hr/index.php?show=search\\_by\\_id&id=d1pLURU%3D](http://hjp.znanje.hr/index.php?show=search_by_id&id=d1pLURU%3D) (date de visite : le 15 juin 2016).

#### d. Abréviations et sigles

L'abréviation « est un procédé graphique consistant à écrire un mot en n'utilisant qu'une partie de ses lettres : M. pour Monsieur ; n° pour numéro<sup>58</sup> ». Ce qui la différencie du sigle est la prononciation. L'abréviation M. se prononce « Monsieur », alors que pour le sigle T.S.F. les Français disent « té-esse-efte<sup>59</sup> ». De plus, le terme sigle désigne généralement une série de lettres qui représentent une expression : P.T.T. (*Postes, Télégraphes, Téléphones*).

Les abréviations et les sigles sont souvent présents dans les différents secteurs de l'activité humaine comme le droit, l'économie, la médecine, l'informatique, etc. Dans ces textes scientifiques, ils se comportent comme des termes qui n'ont qu'une fonction nominative et qu'on traite comme des termes pendant le processus de traduction. Toutefois, il n'est pas rare de les trouver dans les textes littéraires où ils contribuent à développer le style de l'auteur. Les abréviations et les sigles illustrent une couleur nationale, locale ou historique et nomment une réalité inconnue du lecteur de la culture cible. En d'autres termes, ce sont les formes de *realia*<sup>60</sup> qui selon l'avis de Vlahov et Florin peuvent être traduits en utilisant les procédés de traduction des *realia* : calque, demi-calque, appropriation, néologisme sémantique, généralisation, analogue fonctionnel, description, explication, interprétation et traduction contextuelle<sup>61</sup>.

- |  |   |
|--|---|
| 9. Et puis sa femme est morte, et deux<br>ans après, pendant qu'il était à la<br>fenêtre de son bureau, rue<br>Cambronne, en train de regarder les<br>fleurs de la <b>D.C.A.</b> s'ouvrir dans le ciel<br>bleu autour des petits avions<br>d'argent, une grosse bombe est<br>entrée dans son pavillon par le toit<br>(...) | Dvije godine nakon ženine smrti dok je stajao<br>na prozoru u svom uredu u ulici Cambronne i<br>gledao svjetlucave oblake <b>PZO</b> koji su se<br>stvarali na vedrom nebu oko malih srebrenih<br>aviona, velika bomba upadne kroz krov kuće<br>(...) |
|--|---|

---

<sup>58</sup> DOPPAGNE, Albert : *Majuscule, abréviations, symboles et sigles. Pour une toilette parfaite du texte*, Duculot, Paris, 1998, p. 64.

<sup>59</sup> Idem, p. 84.

<sup>60</sup> VLAHOV, Sergej et FLORIN, Sider : *Neperovodimoe v perevode*, Mezhdunarodnye Otnosheniya, Moscou, 1980, p. 19.

<sup>61</sup> Idem, p. 319.

- |  |   |
|--|---|
| 10. Elle avait été occupée par les réfugiés, puis par les Allemands, puis par les <b>F.F.I.</b>                          | Prvo su se tamo nastanile izbjeglice, zatim Nijemci, potom su došle <b>Unutarnje snage Francuske.</b> |
| 11. Il est cycliste aux <b>P.T.T.</b> , vous pensez qu'il est bien renseigné.  | On je raznosač <b>pošte</b> , ta jasno vam je da je dobro obaviješten.                                |
| 12. Elle préfère la <b>T.S.F.</b>  | Njoj je draži <b>radio.</b>   |
| 13. Et en coupant mes tickets de pâtes, hier, ce cochon d'épicier m'a volé mon <b>DZ</b> pour l'inscription de saindoux. | Jučer mi je onaj gad od trgovca ukrao <b>točkice</b> za mast dok mi je otkidao točkice za tjesteninu. |

Dans le premier exemple, nous avons remplacé le sigle français *D.C.A. (défense contre avions)* par son analogue fonctionnel croate *PZO (protuzračna obrana)*. Même s'ils ont une couleur nationale différente, ce sont deux termes militaires qui désignent la défense aérienne. De cette manière, nous avons gardé cet élément du style barjavelien, qui se serait perdu si nous avions décidé de traduire ce sigle par une périphrase explicative. Le premier exemple est le seul exemple dans lequel nous avons réussi à garder la forme d'une abréviation. Dans les exemples suivants, nous avons renoncé à un effet stylistique afin de transmettre le sens correct.

Le sigle *F.F.I.* est traduit par une périphrase explicative qui est figée dans les textes historiques croates. Les historiens croates utilisent aussi le sigle français qu'ils écrivent sans points (FFI), mais comme les deux nouvelles de Barjavel ont un public plus large que les ouvrages historiques nous avons jugé que le sens du sigle était plus important que son effet stylistique. Nous avons pris la même décision en traduisant les exemples suivants : *P.T.T. (Postes, Télégraphes, Téléphones)*, *T.S.F. (télégraphie sans fil)* et *DZ* que nous avons remplacés par des expressions génériques croates : *pošta*, *radio* et *točkice*. Parmi ces dernières, l'abréviation la plus intéressante est le *DZ* dont nous n'avons pas trouvé la signification exacte. Cependant, nous savons qu'elle était présente sur les tickets de rationnement qui ont été utilisés pendant la période de pénurie après la Deuxième Guerre mondiale. Les vingt-six tickets de *DA* à *DZ* donnaient le droit d'acheter une certaine quantité

de « denrées diverses<sup>62</sup> » pour l'alimentation des personnes et du bétail. L'abréviation *DZ* marquait donc une quantité d'aliments dont on ne connaît pas exactement le nombre. Comme il est impossible de savoir s'il s'agit de 250, 500 ou même de 750 g du saindoux, nous avons employé le mot générique croate *točkica* qui était un ticket avec lequel les gens pouvaient acheter des aliments en Yougoslavie. Même s'il existe donc une possibilité que le lecteur croate lie ce mot au régime communiste qui régnait dans la République fédérale de Yougoslavie, nous croyons que cette nuance est faible par apport au contexte qui ne permet pas au lecteur de sortir du cadre historique et culturel français.

---

<sup>62</sup> BONDAS, Joseph : *De Seraing à Londres par le chemin des écoliers* :

[http://www.archivesdutravail.org/listes\\_img/2240\\_volume\\_02\\_01.pdf](http://www.archivesdutravail.org/listes_img/2240_volume_02_01.pdf) (date de visite : le 28 juillet 2016).



## V. Conclusion

Notre analyse littéraire de l'œuvre de René Barjavel a commencé par ses romans science-fictionnelles et finit par les deux nouvelles *Monsieur Lery* et *Monsieur Charton* que nous avons traduites en croate. En analysant les deux nouvelles, nous avons remarqué que la condamnation du progrès, la nature de l'homme, la grande importance de la nourriture et la Seconde Guerre mondiale sont les idées de base qui lient les nouvelles avec la S-F barjavelienne. Mais contrairement à l'opinion générale que René Barjavel est un écrivain de S-F, nous avons conclu que les deux nouvelles n'appartiennent pas au genre science-fictionnel. Ce sont des œuvres ancrées dans le réel et riches en *realia*, dont la traduction était le problème principal dans notre analyse suivante.

L'analyse traductologique a montré les difficultés qui surgissent pendant le processus de traduction des éléments culturels et historiques inconnus des lecteurs du texte traduit. Bien que les outils de traduction de Vlahov et Florin aident les traducteurs à trouver les meilleures solutions, il faut aussi tenir compte du type de texte original, des lecteurs du texte traduit, de la position et de l'expressivité stylistique des *realia*. Souvent, le traducteur doit négocier, compenser les pertes et éviter d'enrichir le texte. Il y a aussi des situations où il est impossible d'éviter certaines pertes, particulièrement au niveau de la couleur nationale qui sont les plus fréquentes. En décrivant les *realia*, comme nous l'avons fait avec la *julienne*, nous avons perdu la couleur nationale afin de transmettre le bon sens. D'autre part, si le traducteur décide de transmettre la couleur nationale à tout prix, il risque parfois de perdre les nuances de la signification. Par exemple, nous avons eu la possibilité de remplacer les *cigarettes Gauloises* par un *realia* croate : *Filter 160* qui servirait comme son analogue fonctionnel. Mais cette solution entraîne la perte des nuances de sens parce que les *cigarettes Gauloises* s'identifient avec la Résistance. En outre, le lecteur croate pourrait penser qu'il s'agit d'un personnage croate, ce qui change le sens du texte original.

En ce qui concerne la traduction des anciennes monnaies (*franc*, *centime*) et d'une dénomination vernaculaire (*sou*), nous les avons transposées dans le texte croate par le procédé de transcription qui garde le sens et les nuances stylistiques de l'original français. La traduction des abréviations et sigles nous a posé les mêmes problèmes que la traduction de *realia* parce qu'il s'agit de formes de *realia*. Ce sont des éléments stylistiques, des détails de l'histoire française dont la signification est parfois difficile à deviner.

Finalement, notre analyse a démontré qu'il y a des moments où le traducteur ne peut pas transmettre la forme du *realia*, sa couleur nationale ou son effet stylistique. Toutefois, il peut préserver son sens profond qui se cache dans le contexte du texte original. Il peut aussi reconstruire, agencer et réagencer, c'est-à-dire, intervenir dans le texte pour obtenir une solution qui lui semble plus juste. Cette solution qui est souvent le résultat d'une longue négociation est aussi une preuve qu'il est possible toutefois de transmettre ces « éléments intraduisibles ».

## VI. Bibliographie

### Texte original :

- BARJAVEL, René : *Le prince blessé et autres nouvelles*, Flammarion, Paris, 1974.
- ANIĆ, Vladimir : *Veliki rječnik hrvatskog jezika*, Novi Liber, Zagreb, 2003.
- BARJAVEL, René : *La nuit des temps*, Presses de la Cité, Paris, 1986.
- BARJAVEL, René : *Ravage*, Denoël, Paris, 1943.
- BOZZETTO, Roger : *La science-fiction*, Armand Colin, Paris, 2007.
- GOUANOVIC, Jean-Marc : *La science-fiction française 1918-1968*, McGill University, Montréal, 1983.
- DOPPAGNE, Albert : *Majuscule, abréviations, symboles et sigles. Pour une toilette parfaite du texte*, Duculot, Paris, 1998.
- ECO, Umberto : *Dire presque la même chose*, Grasset et Fasquelle, Paris, 2006.
- HARRALD, Chris et WATKINS, Fletcher : *The cigarette book : the history and culture of smoking*, Skyhorse, New York, 2010.
- LANGLET, Irène : *La science-fiction*, Armand Colin, Paris, 2006.
- *Le Nouveau Petit Robert : dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert, Paris, 2001.
- PUTANEC, Valentin : *Francusko-hrvatski rječnik*, Školska knjiga, Zagreb, 2003.
- SADOUL, Jacques : *Histoire de la science-fiction moderne (1911-1984)*, Robert Laffont, Paris, 1984.
- SUVIN, Darko : *Pour une poétique de la science-fiction*, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1977.
- VERSINS, Pierre : *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, l'Âge d'homme, Lausanne, 1972.
- VLAHOV, Sergej et FLORIN, Sider : *Neperovodimoe v perevode*, Mezhdunarodnye Otnosheniya, Moscou, 1980.

## Sitographie

- BARJAVEB, site consacré à l'œuvre de René Barjavel :  
<http://barjaweb.free.fr/SITE/index.html> (date de visite : le 29 juin 2016).
- BENIĆ, Kristijan : *Juga kroz dim cigarete* : <http://planb.tportal.hr teme/122891/Juga-kroz-dim-cigarete.html#.V7c4ivl97IV> (date de visite : le 28 juillet 2016).
- BONDAS, Joseph : *De Seraing à Londres par le chemin des écoliers* :  
[http://www.archivesdutravail.org/listes\\_img/2240\\_volume\\_02\\_01.pdf](http://www.archivesdutravail.org/listes_img/2240_volume_02_01.pdf) (date de visite : le 28 juillet 2016).
- CAPDEVILA, Luc : *Traganje za muškim identitetom u poraženoj Francuskoj, (1940.-1945.)* :  
[file:///C:/Users/user/Downloads/PT\\_6\\_7\\_24\\_CAPDEVILA\\_268\\_285%20\(1\).pdf](file:///C:/Users/user/Downloads/PT_6_7_24_CAPDEVILA_268_285%20(1).pdf) (date de visite : le 28 juillet 2016).
- Centre national des ressources textuelles et lexicales : <http://www.cnrtl.fr/definition/> (date de visite : le 15 juin 2016).
- Dictionnaire Larousse : <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais> (date de visite : le 15 juin 2016).
- Encyclopédie Larousse : <http://www.larousse.fr/encyclopedie> (date de visite : le 28 juillet 2016).
- GIRAUD, Guy, *Les symboles, les insignes* :  
<http://museedelaresistanceenligne.org/musee/doc/pdf/90.pdf> (date de visite : le 28 juillet 2016).
- HODGSON, Larry : *La curieuse histoire du topinambour* : <http://www.lapresse.ca/le-soleil/maison/horticulture/201303/21/01-4633539-la-curieuse-histoire-du-topinambour.php> (date de visite : le 5 septembre juin 2016).
- Hrvatska enciklopedija : <http://www.enciklopedija.hr/Default.aspx> (date de visite : le 28 juillet 2016).
- Hrvatski jezični portal : <http://hjp.znanje.hr/> (date de visite : le 15 juin 2016).

## VII. Annexe : Texte original

### Monsieur Lery

L'estomac de M. Lery avait digéré pendant trente ans des nourritures de fonctionnaire. Les restrictions l'ont achevé. C'était pourtant un estomac solide et de bonne volonté, hérité de paysans et de boutiquiers qui en avaient mis le modèle bien au point. Mais la même aventure toujours advient : l'amour-propre perd les familles et corrompt les individus. Les parents de M. Lery, qui tenaient une mercerie à Moulins, rue de Bourgogne, voulurent élever leur fils au-dessus de leur condition, qu'ils jugeaient humble. Ils vendaient du fil, des aiguilles et de l'entre-deux. Ils rêvèrent pour leur héritier d'une tâche plus noble. A force d'économies, ils en firent un commis des Ponts et chaussées. M. Lery a longuement payé cet honneur.

*J'ai mon amour-propre, moi aussi. C'est le printemps et j'aimerais retourner vers un lieu que je connais, un pré en pente, grand comme une tranche de rue de Paris, un pré bien frais, bien vert, étoilé de primevères. Et, en bas du pré, un petit ruisseau d'eau claire à pente vive. Il me fallait, pour le traverser, l'aide d'une pierre posée au milieu du courant. Aujourd'hui, il passerait bien à l'aise entre mes jambes entrouvertes. J'ai grandi. Oui, oui, peut-être. J'ai surtout vieilli. J'y retournerais, je me coucherais en haut du pré et je me laisserais rouler jusqu'en bas. Et à chaque tour, une primevère ou une pâquerette se poserait sur mes lèvres. Ce serait ridicule. J'ai mon amour-propre moi aussi. Je l'ai bien voulu...*

M. Lery a d'abord connu, avant de se marier, les petits restaurants où l'on sert aux pensionnaires ce que les clients de la veille ont laissé. Ce n'était pas forcément mauvais, mais réchauffé, toujours réchauffé...

Puis il s'est marié, et sa femme, au marché, a appris à chercher les occasions, les légumes un peu flétris, les fruits tombés ou écrasés dans le voyage, ou qui commencent à tourner. Toujours les plus petites pommes, celles que les vers ont choisies, les poires dont la chair est comme du gravier. Le bon marché. Il n'y avait pas moyen de faire autrement.

Quand les restrictions sont arrivées, M. Lery venait de prendre sa retraite. Son estomac s'était tout ratatiné autour de trente ans de petits repas tristes. Les rutabagas l'ont

achevé. Il s'est racorni dans les plis et distendu dans les creux. Il a gardé des tranches deux ou trois jours dans un coin, avec un peu de liquide aigre autour. M. Lery ne pouvait plus rien manger. Bien sûr c'était une économie, mais ce n'était pas une solution. Il est allé à l'hôpital. On lui a fait déglutir le contenu d'un pot, une sorte de crème à raser sucrée qui sentait la fraise, et on l'a passé à la radio. Le médecin-chef, cordial, lui a dit :

— Ce n'est rien, trois fois rien, on va vous enlever ça !

Endormi, sur la table d'opération, il offrait un maigre spectacle. Le chirurgien, le patron, expliquait à ses élèves comment on s'y prend. La peau du ventre, c'est comme une étoffe que la couturière a bien tendue avant d'y mettre les ciseaux. Il a plongé ses doigts gantés à l'intérieur, il en a tiré l'estomac, il a coupé au-dessus, clic, et au-dessous, clac. Il a posé l'estomac à côté dans une cuvette, sur la chaise, et il a recousu l'oesophage directement avec l'intestin. C'était une belle opération. Mme Lery a nourri son mari pendant des semaines avec des bouillies de bébé, puis il a pu recommencer à manger, mais très peu à la fois, il picore, comme un oiseau. Il se porte bien, il est content. Aujourd'hui on vous enlève l'estomac aussi facilement qu'un doigt de pied. Bientôt on pourra aussi nous enlever dans notre tête ce qui s'est racorni, qui refuse de digérer les rutabagas, qui ne garde que l'aigreur. Nous serons plus à l'aise.

Les premiers jours qu'il a remis les pieds par terre, M. Lery ne pouvait plus relever le menton. Il avait l'impression qu'on l'avait recousu trop court, ça lui tirait la tête vers le bas, par l'intérieur, tout le poids de l'intestin se suspendait à sa glotte. Il est retourné à l'hôpital. Il a vu l'interne de service, il lui a expliqué timidement son cas, tête basse, en le regardant par en dessous.

— Curieux ! curieux ! a dit l'interne, jovial. Revenez la semaine prochaine, on vous rouvrira.

M. Lery a préféré ne pas revenir. Il s'est habitué peu à peu, et puis tout cela s'est rodé, a pris du jeu, maintenant il lève la tête comme tout le monde. Et ce qui est bien commode, c'est qu'il n'a plus d'appétit.

M. Lery est descendu faire son marché. Depuis qu'il est à la retraite, c'est lui qui va aux provisions. Ça l'occupe, le matin. Pendant ce temps, Mme Lery fait le ménage. Et maintenant, avec son opération, il a une carte de priorité. Mais il n'ose pas s'en servir. Il a essayé, une fois ; toutes les ménagères devant qui il allait passer l'ont traité comme un criminel. Il n'ose pas non plus avouer à Mme Lery qu'il n'utilise pas la carte. Quand il a

longuement fait la queue, elle lui demande où il a passé son temps. Elle s'imagine qu'il va au café, qu'il se dévergonde, elle se demande avec quel argent, elle se ronge.

C'est le marché du boulevard Pasteur. C'est la fin de l'hiver. La pénurie de la saison s'ajoute à celle des circonstances. Sur les étalages, il n'y a rien que quelques bouquets de persil, des harengs salés, de la charcuterie de mamelles de vaches, des fromages livides d'avoir perdu leurs matières grasses, et des betteraves à cochons. Les ménagères vont et viennent, regardent partout, à la recherche d'un poireau ou d'une demi-douzaine de carottes. D'autres font la queue devant des éventaies vides. Elles espèrent. Si le marchand n'est pas encore venu, c'est qu'il viendra peut-être. Et s'il vient, il aura peut-être quelque chose à vendre. Peut-être. Et Mme Dupont demande à Mme Durand :

— Vous savez ce qu'on m'a dit ?

— Ma foi non, répond Mme Durand, mais ça m'étonne pas !

M. Lery est vêtu d'un pardessus gris usé, soigneusement brossé. Les manches sont un peu courtes, parce que Mme Lery a dû déjà deux fois en rentrer l'extrémité effrangée. Il est coiffé d'un chapeau de feutre galonné qui tourne légèrement au vert, et chaussé de bottines à boutons, noires, pointues. Ce sont celles de son mariage, qu'il a par bonheur retrouvées au fond d'un placard. Car il n'a jamais pu obtenir un bon de chaussures à la mairie. Il est ganté de laine grise. Au bout des doigts, des reprises, fort adroites, méticuleuses, invisibles. Il s'approche d'un marchand, haut et large, dont le ventre est ceint d'un tablier blanc. Sur son éventaire se trouve une caisse en bois blanc, ouverte, et dans cette caisse de beaux pruneaux noirs, luisants de bonne santé. Il se penche vers eux, il a envie de leur adresser des paroles d'amitié. C'est la seule nourriture honnête qu'il ait vue au marché depuis longtemps. Ils ont un bon visage, ils lui font plaisir. Il se relève, il les montre du doigt au marchand.

— Vous avez votre carte d'inscription ? demande le marchand. J'en ai que pour les inscrits. Un par personne. Et les gros, je les partagé en deux. Celui qui a le noyau, je lui donne un peu moins de chair, forcément, parce qu'il a l'amande. C'est juste !

— C'est juste !... c'est juste !... acquiesce M. Lery en hochant la tête.

Il est bien d'accord. C'est juste. Il s'en va, avec son cabas vide, en toile cirée noire. Tant pis pour les pruneaux. Il est quand même bien content de les avoir vus. Et Mme Dupont dit à Mme Durand :

— C'est mon neveu qui me l'a dit. Il est cycliste aux P.T.T., vous pensez qu'il est bien renseigné.

M. Lery ne regrette pas tellement les pruneaux. Il n'est pas venu pour ça. Il est venu chargé d'une mission précise. Mme Durand répond à Mme Dupont :

— Qui c'est qui aurait pu croire ça ? C'est bien parce que vous me le dites. Mais ça ne m'étonne pas, le monde est pourri.

M. Lery soulève poliment son chapeau, se racle un peu le gosier et dit :

— Pardon, madame...

Mme Dupont et Mme Durand se tournent vers lui, ensemble. Elles sont agréablement surprises, elles sont prêtes à répondre longuement, n'importe quoi. Ça va leur faire passer un peu de temps.

— Pourriez-vous me dire, continue M. Lery — et il sourit à l'une, et il sourit à l'autre —, où se trouve le marchand qui vend des moulins-légumes ?

Mme Dupont hausse les sourcils, et Mme Dubois fronce les siens, mais ces deux manifestations d'apparence contradictoire traduisent le même étonnement devant tant de naïveté.

— Et qu'est-ce que vous voulez faire d'un moulin-légumes, mon pauvre monsieur, demande Mme Dubois, justement quand y a plus de légumes ?

— C'est la question que j'ai posée à Mme Lery, répond M. Lery.

Il précise : « Je vous demande pardon : Mme Lery, n'est-ce pas, c'est ma femme » et elle m'a répondu : « Mon pauvre ami, tu ne sais pas ce que c'est qu'un ménage ! Mon moulin-légumes est cassé, il faut que je le remplace, qu'il serve ou qu'il ne serve pas... »

Mme Dupont et Mme Durand se regardent, flattées. Ça, c'est une vraie bonne réponse de ménagère. Il y a des moments où vraiment les femmes sont supérieures à ces pauvres hommes. Mme Dupont et Mme Durand se redressent. Elles regardent M. Lery avec un rien de condescendance. Et Mme Durand, les mains croisées sur la poignée de son cabas appuyée à son ventre, daigne ajouter :

— N'empêche que vous en trouverez pas, de moulin-légumes. Y a longtemps que c'est devenu introuvable...

Mme Dupont donne la conclusion, avec la résignation qui est devenue une habitude fonctionnelle. Elle soupire, et elle dit :

— Comme tout...

— Je vous demande pardon ! proteste doucement M. Lery, de sa voix mince. Mme Lery m'a dit qu'il y en avait. C'est notre voisine de palier qui le lui a dit en rentrant du



marché. Elle a vu un marchand qui en vendait. Et Mme Lery m'a dit : « Mon ami, mets vite tes chaussures, va vite en acheter un, j'espère qu'il y en aura encore, j'espère qu'on n'exige pas de bon-matière, et ne te fais pas voler, essaye-le avant de l'acheter, fait fonctionner la manivelle... »

— Elle a vu un marchand ? demande Mme Dupont.

Elle pense que justement la locataire du cinquième à gauche en cherchait un, et si elle pouvait en trouver, elle le lui revendrait bien le double.

— Un marchand qui en vendait ? demande Mme Durand.

Elle se dit que si elle pouvait en envoyer un à son beau-frère qui est fermier, ça lui vaudrait bien un ou deux kilos de beurre.

— Où c'est qu'il est le marchand ?

Elles ont posé la question toutes les deux à la fois en penchant la tête tout à coup, les yeux brillants, vers M. Lery. M. Lery s'étonne :

— Mais je n'en sais rien ! Sans quoi je ne vous l'aurais pas demandé :

— Par exemple ! dit Mme Dupont.

— Vous avez entendu ? dit Mme Durand.

— Alors qu'est-ce que vous racontez...

— ... avec vos moulins-légumes ?

Indignées, elles ont crié. Cinq rangs derrière, dans la queue, un homme a entendu un mot qu'il répète d'un air étonné :

— Moulin-légumes ?

Une femme en attrape la moitié au vol :

— ... légumes ?

Et le mot légumes rebondit d'une bouche à l'autre, tout le long de la queue, gagne la file voisine, saute d'éventaire à éventaire, fait frémir la foule, écarquille les yeux, redresse les dos accablés, tend des ressorts nouveaux dans les jambes lasses. « Légumes... légumes... il paraît qu'il y a des légumes... Il y a des légumes... Il y a des légumes... Au Cours des Halles de la rue de Vaugirard !... Un plein camion... Six camions... Des choux... Je les ai vus... Des poireaux... Des artichauts... Des choux-fleurs... Des légumes... Des légumes... Des légûûmes !... Allons-y... On y va !... Emile, attends-moi!... Gardez-moi ma place... N'oublie pas ton panier... »

En une minute, mille personnes, emportées par l'espoir, galopent vers le mirage.

— Ces gens sont fous ! dit doucement M. Lery qui a failli être renversé par le courant. Mais je n'ai pas encore trouvé mon marchand...

Il remonte le boulevard Pasteur, il regarde partout, il regarde tout. Il est resté très frais dans sa vieillesse, curieux comme un enfant, prêt à s'émerveiller, à croire à ce qu'on lui dit, à écouter les conseils, à espérer les miracles. Il sort de son porte-cartes un billet de dix francs tout raide, car Mme Lery l'a repassé — elle repasse toujours les vieux billets, elle ne peut pas les supporter froissés ; si c'était possible, elle les repriserait — et il achète une brochure à un marchand ambulant unijambiste qui béquille d'un groupe à l'autre en proposant « Les mille recettes miraculeuses ».

M. Lery met son lorgnon et feuillette le livret. Il saute d'un titre à l'autre : « Le délicieux gâteau de topinambour — Comment faire durer votre pastille de saccharine — L'omelette sans oeufs — La culture des haricots verts en appartement — Faites du bon savon avec de vieux journaux, etc. » Il pense que ce livre sera très utile à Mme Lery. Il le glissa avec précaution dans son cabas.

M. Lery a froid au bout des doigts. Depuis qu'il n'a plus d'estomac, il craint beaucoup le froid au bout des doigts et aux pieds. Le soir, il ne peut plus s'endormir sans une boule d'eau chaude. Et c'est un tourment, parce qu'elle est d'abord trop chaude, et il se brûle, puis elle se refroidit et, la nuit, quand il lui arrive de la toucher d'un orteil, elle le glace jusqu'aux oreilles.

Il met son cabas sous son bras, et souffle sur ses doigts, à travers ses gants de laine. Il n'a toujours pas trouvé ce moulin-légumes. Il faut qu'il le trouve. Mme Lery ne comprendrait pas qu'il n'ait pas pu le trouver.

Il s'approche d'un attroupement en cercle autour d'un camelot. C'est peut-être là... Il ajuste son lorgnon, il se hausse sur la pointe des pieds. Le camelot, en pardessus noir et chapeau melon, est debout derrière une petite table légère, pliante, sur laquelle se dresse une sorte de fragment de tuyau de poêle, haut de vingt centimètres auquel trois pieds rudimentaires ont été soudés.

— Approchez, approchez, mesdames, et vous aussi, messieurs, dit le camelot. Venez voir la merveille du siècle, inventée par un prisonnier dans un stalag de Poméranie... Cet appareil que vous voyez là devant moi, dans son admirable simplicité, va vous permettre de faire votre cuisine sans dépenser ni charbon, ni gaz, ni électricité. D'ailleurs, du charbon, vous n'en avez pas, du gaz, pas même de quoi vous suicider, et de l'électricité, à peine assez

pour lire l'avertissement du perceuteur reçu au courrier du soir. Eh bien, Mesdames et Messieurs, vous allez remplacer tout cela par mon extraordinaire, mon merveilleux, mon miraculeux gazogène à papier !

— Aaaaah ! fait la foule admirative.

— Pas de réservoir, pas d'épurateur, pas de tuyauterie compliquée, poursuit le camelot, qui a repoussé d'un doigt son chapeau melon sur la nuque. Vous introduisez dans l'appareil un morceau de papier allumé, comme ceci, et vous n'avez plus qu'à y jeter de temps en temps, une petite boulette de papier, comme cela, pour obtenir une merveilleuse flamme bleue qui fait bouillir un litre d'eau en moins de dix minutes.

Une petite flamme bleue jaillit, en tournoyant, du haut du simili-tuyau de poêle. La foule bée d'étonnement. M. Lery sourit. Il est un peu ému. Il se sent fier d'être Français, d'appartenir à ce peuple si plein de ressources et d'ingéniosité, qui sait inventer mille petits trucs pour soulager sa grande misère, et les présenter avec tant d'esprit. Il est parvenu à se glisser au premier rang. Il regarde fonctionner le gazogène à papier en hochant la tête.

Et Mme Durand dit à Mme Dupont :

— Ça a l'air de bien marcher son truc. J'ai envie d'en acheter un. Justement il me reste une pomme de terre de la répartition du jour de l'an. Je me demandais comment j'allais la faire cuire...

— Voilà madame, merci bien madame ! Suivez bien les instructions qui sont écrites sur le prospectus. Mon merveilleux gazogène à papier brûle tous les menus débris, les cheveux qui tombent, les moutons que vous chassez sous l'armoire à glace, les allumettes soufrées, les épluchures de fromage et de pommes de terre.

— Du fromage, dit Mme Dupont, il y a longtemps qu'on mange aussi la croûte, quand on en touche...

M. Lery a repris ses recherches, il a acheté un tube de pierres à briquet, une paire de lacets en rayonne, qui glissent — et le noeud se défait vingt fois par jour — mais il y en a pas d'autres, un tirebouchon qui peut servir à ouvrir les huîtres, les boîtes de conserve et les bouteilles d'eau minérale, et à éplucher les légumes, et peut également être utilisé comme pince à linge... Mais il n'a pas trouvé son moulin-légumes.

Et Mme Dupont dit à Mme Durand :

— Mon charcutier, j’y ai dit : Votre boutique, je vous la ficheraï en l’air quand tout ça sera fini. Faudra bien que ceux qui ont gagné de l’argent avec notre misère, on le leur fasse payer, un jour...

M. Lery commence à sentir la fatigue dans les mollets et les genoux, et son nez est rouge de froid. Il est arrivé au bout du marché, il n’a peut-être pas très bien regardé partout, il a suivi, sans tout à fait s’en rendre compte, une chanteuse. Elle est jeune, maigre, serrée dans un manteau couleur saumon, râpé. Ses jambes sont nues, et ses pieds sales traînent des chaussures d’homme informes. Ses cheveux blonds pendent dans son cou en mèches inégales, agglutinées par la poussière et la pluie. Elle chante « La rue de nos amours » et « Le chaland qui passe » et aussi « Le temps des cerises ». Sa voix éraillée dit le contraire des paroles qu’elle chante. Il n’y a pour elle ni amour ni printemps ni soleil sur la rue. Elle avance lentement, sans regarder personne. Elle ne voit rien, elle n’entend pas ce qu’elle chante, elle ne pense à rien, elle marche, elle chante, ça ne demande pas de force, simplement l’habitude, comme de respirer. Un petit garçon l’accompagne et tend la main. Il lui ressemble. C’est peut-être son fils ou son frère. Il met les pièces dans la poche du veston d’homme qui lui sert de pardessus. Cet argent n’est ni pour lui ni pour elle.

M. Lery aimait chanter quand il était enfant. A mesure qu’il a grandi, la honte lui est venue. A part quelques rares occasions, au collège, où les potaches des grandes classes braillaient en chœur des chansons gaillardes et innocentes, il n’a plus jamais chanté. Il fredonne, parfois, mais Mme Lery le fait taire. Elle lui dit : « Tu es ridicule. » Elle préfère la T.S.F. Et M. Lery est plein de chansons rentrées. Elles lui bourdonnent dans la tête, elles l’empêchent de s’endormir, le soir. Une, en particulier, celle qui dit : « J’ai sauté la barrière, hop-là. » Il avait lu dans un magazine un conseil pour s’endormir, un truc : compter des moutons en train de sauter une barrière blanche dans un pré vert. Il arrivait jusqu’aux trois mille moutons sans résultat. Et il remuait les jambes, il sautait en même temps qu’eux. Alors la chanson lui venait dans la tête : « J’ai sauté la barrière, hop-là ! » Toujours la même phrase, qui recommençait sans arrêt, sans arrêt, lui tournait en rond dans la tête, cherchait un trou pour sortir. Il crispait les mâchoires, il se retenait, il était sûr que s’il avait pu la crier un bon coup, de toutes ses forces, à réveiller tous les voisins, il aurait enfin été soulagé. Mais qu’aurait dit Mme Lery ? Elle ronflait.

Il se levait, il allait boire un verre d'eau pour se calmer, il prenait froid, il éternuait, il n'arrivait plus à se réchauffer dans les draps, il cherchait la boule, elle était à peine tiède, il soupirait, il revoyait les moutons. « J'ai sauté la barrière... » Mme Lery ronflait.

Il a suivi la chanteuse sans bien y prendre garde, la bouche à demi ouverte, le lorgnon un peu de travers et qui brillait. Maintenant il est au bout du marché, la chanteuse revient sur ses pas. Elle chante « O mon amour... » Le petit garçon tend la main. M. Lery cherche son porte-monnaie, en tire une pièce d'un franc, réfléchit une seconde, la remet en place et en prend une de cinquante centimes qu'il donne à l'enfant. La chanteuse passe à côté de lui sans le voir, sans rien voir. « À toi toujours »...

Et Mme Dupont dit à Mme Durand :

— Moi, ces chansons sentimentales, ça me bouleverse. Et en coupant mes tickets de pâtes, hier, ce cochon d'épicier m'a volé mon DZ pour l'inscription de saindoux. Je m'en suis aperçue quand j'étais chez moi. Je suis sûre que c'est lui.

— Ces commerçants, dit Mme Durand, ils manquent de rien, ils sont tous gras.

La chanteuse s'est enfoncée dans la foule. M. Lery soupire, le charme est rompu. Il entend un bruit de chaîne et un roulement de tambour. Il s'approche.

Au milieu d'un cercle composé surtout de jeunes filles en cheveux, un homme, le torse nu, un pantalon usé serré à la ceinture par une ficelle, est couché sur un tapis râpé. Un autre, en pull-over et pantalon kaki, se tient debout près de lui et agite une énorme chaîne. Une femme maigre, rousse, frappe aussi fort qu'elle peut, sans le moindre rythme, un tambour posé sur une chaise. Elle s'arrête, pose ses baguettes, et interpelle le public :

— Mesdames et messieurs, vous allez assister à un spectacle comme vous n'en avez jamais vu. Julot le briseur de chaînes va réaliser devant vous le tour qui lui a valu les félicitations des plus hautes sommités médicales et internationales. M. André, que voici, va ligoter Julot avec cette chaîne. Quand il l'aura ainsi attaché des pieds à la tête, il fixera les uns aux autres les tours de la chaîne avec les cadenas que voici. Et quand Julot sera ligoté, il se débarrassera de ses liens sans aucun secours, sans aucune tricherie. Approchez, messieurs-dames, plus près, encore plus près. La blondinette, là, mettez-vous au premier rang, ma mignonne ! Allons, le pompier, laissez-lui un peu de place. Et maintenant, M. André, allez-y, ficelez le Julot, et serrez dur !

M. Lery n'a jamais vu ça. Le moulin-légumes, il le trouvera tout à l'heure. Il en restera sûrement...

— Allons, M. André, serrez plus fort ! dit la bonimenteuse. Mettez-y le pied sur les côtes, et tirez un peu ! Montrez voir que c'est pas de la rigolade !

« Et maintenant, ajoute la femme, avant de passer à l'exécution de cette expérience extraordinaire, et pour encourager Julot que vous voyez ici par terre enchaîné comme un forçat, nous demandons à l'honorable société quelques pièces de quarante sous. Nous disons dix à gauche, dix à droite, et dix devant. Allons, qui est-ce qui commence ? Merci bien, messieurs-dames... »

M. Lery fait semblant de fouiller dans sa poche et de n'y rien trouver. Il rougit un peu.

— Quarante sous, dit Mme Dupont, c'est le prix d'un pruneau !

— Y en a qui n'ont rien donné, dit la bonimenteuse. Je vais me permettre de passer parmi vous pour vous éviter la fatigue d'allonger le bras.

Les rangs s'éclaircissent aussitôt. M. Lery tend son poing fermé, et laisse tomber une pièce de dix centimes dans l'entonnoir que la femme lui présente.

— En voilà la moitié qui se défile ! dit-elle. Ils veulent bien voir, mais ils ne veulent rien payer. Ah là là, mon pauvre Julot, c'est pas encore aujourd'hui qu'on deviendra millionnaires ! Merci, le pompier ! Merci, monsieur !

— Il n'y a pas de quoi ! dit M. Lery.

— Et maintenant, Julot, allez-y, faites-leur voir comment on se débarrasse des chaînes les plus solides ! Mesdames et messieurs qui désirez vous libérer des liens conjugaux, prenez-en de la graine !

Le pompier rit un bon coup. Il est célibataire.

Julot se tord sur le tapis. Il devient violet, les fers de chaîne lui entrent dans la poitrine. Il fait le pont, il se tourne sur le dos, sur le côté, sur le ventre, il ahane, il jure, il se donne une peine énorme pour convaincre l'assistance. La chaîne glisse peu à peu, lui remonte vers les épaules, et finalement tombe, lâche, autour de son cou. Il reprend haleine, quelques secondes, puis se relève, jette la chaîne à ses pieds, dit « Et voilà ! », tire un paquet de Gauloises de la poche de son pantalon et en allume une. Il a trois gros boutons rouges dans le dos.

— Allons ! un petit bravo ! dit la femme, ça vous fera pas mal aux yeux !

La foule applaudit. Mme Durand dit :

— Tout ça c'est du chiqué, vous pensez ! Y a sûrement un truc.

M. Lery, saisi de remords, s'en va en hâte. Le marché est fini, les commerçants remballent leur mince marchandise. M. Lery va d'un éventaire à l'autre, il court presque, il tient son lorgnon sur son nez d'une main.

Quelques gouttes de pluie, fines, commencent à tomber. Un vent glacé les plaque sur les visages. Les ménagères se dispersent. M. Lery rentre chez lui harassé. L'ascenseur ne fonctionne pas. Il monte à pied les cinq étages en se cramponnant à la rampe. Il sonne, il est essoufflé. Mme Lery vient lui ouvrir. Elle est en peignoir. Elle tient à la main une casserole qu'elle était en train de récurer. Il s'excuse, il dit :

— Je n'ai rien trouvé, tu sais, il n'y en avait déjà certainement plus quand je suis descendu.

Mme Lery hausse les épaules et soupire.

— Ça ne m'étonne pas ! Il faudrait que je fasse tout moi-même ! Mais où as-tu passé tout ce temps ? Allons, entre ! Ne reste pas sur le palier ! Va quitter tes chaussures à la cuisine, ne salis pas mon parquet. Comment voulez-vous qu'une pauvre femme y arrive ?

Elle ferme la porte, un peu fort.

Et Mme Dupont dit à Mme Durand :

— J'ai acheté ce gazogène à papier, mais j'ai pas réfléchi, je ne suis pas plus avancée : j'ai pas d'allumettes !

*J'aime bien M. Lery. Je le connais. Un de ces jours, il mourra, et il n'y aura personne pour le remplacer. Les roses ont baissé de prix chez les fleuristes. Les hirondelles sont venues, puis l'été, et la viande chez les bouchers. On oublie vite.*

*Le cousin de M. Lery ne lui ressemblait guère. Il était comptable. Il se nommait M. Charton. Il avait fait de longues additions toute sa vie. Il n'aurait pas dû prendre sa retraite. Quand on a vécu toujours avec les chiffres, il ne faut pas les quitter.*

## Monsieur Charton

Ce que M. Charton regretta le plus, quand il eut cessé de travailler, ce fut son pavillon de banlieue. Les hommes regrettent toujours, ou espèrent. L'un et l'autre leur permettent de supporter le moment présent comme une transition.

Il faut reconnaître que son pavillon de banlieue était bien. À une heure douze minutes à partir de la gare Saint-Lazare, plus vingt minutes de marche par beau temps. Vingt-cinq minutes les jours de pluie. Il connaissait toutes les flaques, même la nuit il n'hésitait pas. Mais il fallait le temps de les contourner. Il n'avait pas les moyens de mettre les pieds dedans, de marcher droit, fût-ce en relevant ses bas de pantalon. Il ne pouvait pas acheter une paire de chaussures tous les ans. En banlieue, il y a souvent des jours de pluie, beaucoup plus qu'ailleurs.

De la gare Saint-Lazare à l'entreprise de fers et ciments, rue Cambronne, dont il était le chef comptable, il fallait compter une demi-heure de métro (changer à Pasteur). L'autobus était plus rapide, mais trop cher. Pour se trouver à neuf heures assis devant ses livres, il se levait chaque matin à cinq heures et demie. Il disait que c'étaient ces levers matinaux qui le tenaient en bonne santé, le gardaient si vert. Tandis que sa femme, qui ne se levait qu'à huit heures, est morte. Ils n'ont pas eu d'enfants, parce qu'ils ne pouvaient pas s'offrir en même temps des enfants et un pavillon. Ils l'ont payé année par année. Et puis sa femme est morte, et deux ans après, pendant qu'il était à la fenêtre de son bureau, rue Cambronne, en train de regarder les fleurs de la D.C.A. s'ouvrir dans le ciel bleu autour des petits avions d'argent, une grosse bombe est entrée dans son pavillon par le toit, est descendue jusqu'à la cave, a éclaté, et le pavillon s'est dispersé en morceaux dans les jardins. Le soir, il n'a retrouvé qu'un trou. S'il n'avait pas eu son travail, il serait tombé malade, peut-être serait-il mort. Mais qui l'aurait remplacé devant ses livres ? Son patron était un gros homme, avec une épaisse moustache blanche, comme avant la guerre de mil neuf cent quatorze. Il lui a dit que la maison lui devait bien quelque chose, après vingt-trois ans de fidèle comptabilité, et c'était vrai. Il lui a donné ce quelque chose pour remplacer son pavillon, il lui a donné une bicoque au bord de la mer, deux pièces en bas, deux à l'étage, un grenier, un puits et un jardin.

Pas beaucoup de patrons en auraient fait autant. Il n'y avait plus mis les pieds depuis longtemps. Elle avait été occupée par les réfugiés, puis par les Allemands, puis par les F.F.I. Il ne savait pas dans quel état elle se trouvait. Il la lui a donnée. Il lui a dit : « M. Charton, je



viens de vendre le machin. Je me retire, j'ai fait assez de machin dans ma vie, assez de travail, je vais me reposer. Je vous conseille d'en faire autant. Laissez tout le machin au jeune Millat. Allez donc vous installer dans la bicoque. Vous verrez, c'est charmant, c'est là que je passais mes vacances quand j'étais gamin. C'est plein de machin. »

M. Charton s'est installé. Il ne restait rien dans la maison. Les réfugiés avaient brûlé les mauvais meubles, et les Allemands déménagé les bons. Et les F.F.I. avaient tracé des croix de Lorraine, des faucilles et marteaux et des V dans toutes les cloisons, à la mitrailleuse.

Dans une vente aux enchères, il a acheté un lit, deux tables, quatre chaises, une cuisinière, un seau hygiénique, un réchaud à pétrole, une échelle, un édredon, et une statue en plâtre bronzé représentant une chasserresse et son lévrier, pour mettre sur la cheminée de sa chambre. Il s'est installé. Il a bouché les trous, remplacé les tuiles cassées, il a scié, cloué, collé, repeint, comme il faisait, par petits morceaux, le dimanche, dans son pavillon.

Quand il en a eu fini avec la maison, il a regardé le jardin. Et c'est alors qu'il s'est mis à regretter son pavillon de banlieue. Là-bas, il n'avait qu'un petit jardin, mais quel jardin ! Plat comme un billard, pas un brin d'herbe, pas une feuille d'ombre.

Debout sur le pas de la porte, il regardait. Ses longs bras maigres pendaient le long de son corps. Il était vêtu d'un veston noir et d'un pantalon rayé. C'étaient ceux qu'il portait le jour du bombardement. Il avait touché une tenue de sinistré, en drap kaki. Il la gardait pour le dimanche. Les autres jours, il achevait d'user son costume de bureau. Aux genoux, les rayures du pantalon disparaissaient dans le dessin de la trame, mise à nu.

Il regardait le jardin. Il l'avait déjà bien vu, il en avait fait le tour plusieurs fois, mais en ce moment il se demandait par où il allait commencer.

Il avait dû être, dans sa jeunesse, blond, peut-être roux, car le vent de mer et le soleil, au lieu de brunir son visage, semblaient l'écorcher, tiraient le sang à fleur de peau. La couronne de cheveux qui lui restait autour de la tête avait pris une sorte de couleur de mastic, ou de tabac de vieux mégot américain longtemps délavé par la pluie. Il était plutôt grand, et ses joues rouges étaient maigres. Il s'était toujours promis, quand il prendrait sa retraite, de ne plus se raser que le dimanche, de se libérer enfin de cette obligation de se raser tous les matins. C'était une des principales libertés que la retraite devait lui apporter. Il l'avait espérée tous les matins, au moment où il repassait son rasoir. Il n'aimait pas se raser, il avait la peau sensible.

Mais une habitude qui vous tient depuis l'acné ne vous lâche pas si facilement au temps des dents branlantes. Chaque jour, après s'être débarbouillé dans sa cuvette en émail, il empoignait son blaireau. Il ne pouvait pas s'en empêcher.

Ses yeux avaient pris la même couleur que ses cheveux, et l'iris semblait usé sur les bords, il n'avait pas une limite franche, il se continuait par des veinules jaunâtres dans le blanc de l'oeil. Il n'y avait pas la moindre étincelle de joie dans ces yeux, pas un reflet de ciel, ils n'étaient jamais traversés par l'image du vol d'un oiseau ou d'une branche balancée. Ils ne reflétaient rien.

Il se rendait compte qu'il allait entreprendre un travail énorme. Au bout du jardin, au sud, se dressait un bouquet de pins fort âgés si l'on en jugeait par leur taille. Au-dessous d'eux, le sol était recouvert d'un tapis de douces aiguilles, horizontalement allongées et bien tissées les unes dans les autres, et que la graminée la plus audacieuse ne parvenait pas à traverser. Mais les pins étaient dominés par un arbre plus grand encore, un chêne vert qui était peut-être né au temps de Louis XIV. C'est de cette espèce dont les feuilles, à peine plus grandes que l'ongle du pouce, ne tombent point en automne et restent vertes tout l'hiver, d'où le nom de chêne vert. Sur ses racines on peut cultiver des truffes, mais il faut des conditions de terrain, une terre un peu rouge. Ce n'était pas celle du jardin. Et M. Charton ne voulait pas de truffes, il voulait des pommes de terre, des poireaux, des carottes, des haricots verts, des petits pois, et un carré de luzerne pour ses lapins.

Contre le mur de l'est du jardin s'épanouissaient un mimosa et un laurier-rose, et de là jusqu'à la maison il y avait encore un cerisier, un figuier, un énorme lierre qui encapuchonnait le puits, recouvrait un bon quart du mur de l'ouest et même rampait au sol, mélangé aux liserons, jusqu'au poirier qu'il avait à moitié étouffé. Enfin, il y avait encore un autre arbre que M. Charton ne connaissait pas et dont il venait seulement d'apprendre le nom par un voisin : un jujubier.

Un jujubier. M. Charton haussa les épaules. Un jujubier ! C'était le comble !

Il para au plus pressé. Il défricha un carré de terre grand comme quatre draps de lit, le seul endroit du jardin qui ne fût pas à l'ombre toute la journée. Il brûla les herbes, mélangea les cendres à la terre, sema des carottes, repiqua quelques rangées de laitues et de romaines, une escouade de poireaux et six douzaines d'oignons. Pour le reste, c'était trop tard. Puis il vendit sur pied les pins et le chêne, qu'un marchand de bois fit abattre par ses hommes. Ce fut une grande opération, avec des haches, des scies à quatre mains, des

cordes, des palans, des calculs de chute, des hans et des crachements dans les paumes. Le chêne fut d'abord amputé de ses branches, puis coupé au milieu de sa hauteur, juste en haut du fût. Le tronc, en tombant, n'en fit pas moins une brèche dans le mur, à côté du mimosa. C'était inévitable.

Ensuite il fallut arracher les racines. Quand ce fut fini, le bout du jardin, avec ses énormes trous, ressemblait à un champ de bataille. La terre jaune du sous-sol apparaissait dans les cratères et avait giclé sur l'humus. Et dans le ciel, à l'endroit où se balançait depuis des siècles la tête des grands arbres, il y avait aussi un trou. Mais M. Charton ne le vit pas. Il vit seulement que tout ce coin de jardin était enfin débarrassé de ce bois inutile, et plus qu'inutile, nuisible, qui abritait la vermine et par son ombre empêchait la pousse des légumes ménagers.

Pendant ce temps, les petites bêtes du jardin avaient donné l'assaut à son premier carré de culture. Les escargots, les limaces et les araignées surgirent de tous côtés. M. Charton n'avait jamais vu d'araignées végétariennes. Il en était stupéfait. C'étaient des araignées de taille moyenne, d'un gris foncé presque noir, pas du tout répugnantes comme certaines qui ont le ventre jaune pus. Elles ne tissaient point de toile, elles nichaient au sol, sous des feuilles mortes, et couraient à toute vitesse sur leurs huit pattes trapues et velues. Ce furent elles qui mangèrent les oignons et les poireaux. Les escargots n'en voulaient pas. Des oiseaux de toutes sortes, des roses, des bleus, des gris cendré, des huppés, des chauves, des haut perchés, des rase-mottes, des longues-queues, des boulots, des minuscules, des dodus, s'abattirent sur le semis de carottes et grattèrent, et se chamaillèrent, et s'ébrouèrent, et mangèrent toutes les graines avec les vermisseeux. De leur côté, les courtilières prirent les racines des plants par leur petit bout et remontèrent jusqu'à la surface, si bien qu'il ne resta vraiment plus aucune trace de ce que M. Charton avait semé ou repiqué. Et une famille de taupes traça des arabesques dans la terre meuble, avec quelques monticules par-ci par-là, aux croisements et noeuds de leur architecture.

M. Charton commença la grande bataille. Il ne pourrait rien voir pousser tant qu'il n'aurait pas nettoyé le jardin de toute cette vermine et de tout ce qui lui donnait asile. Il brûla les buissons de rosiers et de framboisiers, tronçonna les serpents du lierre, coupa le poirier et le figuier et loua les services d'un cultivateur qui, avec sa charrue, retourna le jardin d'un bout à l'autre, enfouissant les capucines qui couvraient vingt mètres carrés, et les

fraisiers sauvages, les pissenlits, les oeillets, les soucis, les groseilliers, les cassis, les pois de senteur.

M. Charton respira quand il vit la terre bien propre devant lui. Il avait gardé le cerisier parce qu'il espérait vendre les cerises un bon prix, et accordé un sursis au jujubier parce que n'ayant jamais mangé ni même vu de jujube, il voulait savoir ce que c'était.

Les fruits du jujubier ressemblaient à des dattes un peu courtes. Il jugea qu'ils étaient mûrs quand ils cédèrent à la pression du doigt. Il en goûta un. C'était d'une consistance si légère et d'une saveur si neutre qu'il en éprouva comme un vertige d'estomac. Il coupa le jujubier, et passa le reste de l'année à ameubler le sol, à diviser le jardin en carrés avec une allée au milieu et des sentiers transversaux, tracés au cordeau. Il coupa le laurier-rose qui ne le gênait guère, mais il avait lu dans un livre de lectures, avant son certificat d'études, que les racines du laurier-rose empoisonnent l'eau et que l'Arabe du désert se fie au flair de sa fidèle cavale pour savoir si l'eau des puits est ou non empoisonnée. Il craignait pour le sien.

Il hésita un peu au sujet du mimosa, parce qu'il était vaguement flatté, et en même temps angoissé, d'avoir un mimosa dans son jardin. À Paris, on en trouve dans tous les couloirs du métro, dans de longs paniers de roseau. Il reste frais dans le panier, frais au poing du marchand qui vous le propose, mais il se fane dès qu'on le dispose dans un vase. Les autres fleurs, les Parisiens les connaissent, ils en font pousser dans des pots, mais celle-là on ne la trouve que dans de longs paniers. C'est une fleur exotique. Oui, voilà, exotique. Et M. Charton, sans bien s'expliquer pourquoi, hésitait à couper le mimosa. Il s'y décida pourtant, parce que son ombre, dans la fin de l'après-midi, écornait le carré destiné à recevoir les graines de radis.

Le lendemain matin, quand il s'approcha avec sa hache, le mimosa n'était plus là. Il était allé se réfugier au coin de la maison, du côté de la route, au nord du jardin. Il s'était bien étalé contre le mur, tout en largeur, et avait disposé ses branches de telle façon que son ombre ne couvrait que le trou à fumier, dans lequel M. Charton entassait les mauvaises herbes déracinées et vidait son seau hygiénique. Vraiment, là, il ne gênait pas du tout, et M. Charton, qui avait tant de travail utile à faire, alla déposer sa hache et prendre le plantoir.

Vint le temps où le mimosa fleurit. Tout le mur près de la maison en fut illuminé, et aussi la route de l'autre côté du mur. M. Charton n'avait pas le temps de le voir. Il lui tournait le dos tout le jour, il semait, plantait, arrachait, repiquait, arrosait. Il rêvait de tombereaux de pommes de terre, d'entassements de bottes de poireaux, de pyramides de

carottes, de bataillons de laitues et de scaroles. Mais d'abord une, deux, puis vingt fois par jour, les promeneurs qui passaient sur la route tirèrent sa sonnette pour lui demander bien gentiment de leur donner un peu de mimosa. Dans ce pays, le mimosa, ça ne se vend pas, ou alors il faut en avoir une vraie plantation, et l'expédier par wagons entiers. Mais pour les voisins, pour les promeneurs, surtout s'ils sont jeunes, le mimosa, c'est gratis. M. Charton n'osait pas refuser. Et son mimosa était si beau qu'on venait de loin pour lui en demander, et plus on en coupait, plus il fleurissait, et quand la saison fut finie pour les autres mimosas, il continua de fleurir de plus belle, il était comme une source d'or, il couvrait tout le trou à fumier, il se versait à pleines brassées dans la route par-dessus le mur. Les promeneurs auraient pu se servir, mais ils préféraient demander, parce que dans ce pays on est aimable et poli.

M. Charton enrageait d'être si souvent dérangé pour ce rien. Un beau matin, il s'en fut reprendre sa hache. Mais le mimosa, de nouveau, s'était enfui. Il était maintenant tout à l'autre bout du jardin, loin des yeux des passants, il avait caché toutes ses fleurs sous ses feuilles, il s'était fait humble comme un saule pleureur, et, une fois de plus, il obtint sa grâce.

Il y avait d'ailleurs fort à faire à défendre les salades contre les escargots qui sortaient de tous les trous du vieux mur à la rosée du soir et y rentraient, repus, avant le jour. M. Charton acheta du plâtre, du ciment, de la chaux, du gravier, ce qu'il put trouver, refit son mur à neuf.

Parfois il levait la tête, et regardait mûrir les cerises, mais d'autres les guettaient aussi : trois couples de merles bien noirs, bien lustrés, au bec bien jaune, restaient perchés du matin au soir dans le cerisier, et mangeaient les fruits un à un, au fur et à mesure de leur maturation. Ils ne mangeaient pas les noyaux, ils les crachaient au pied de l'arbre. Il y en eut bientôt une bonne petite couche qui craquait sous les pieds de M. Charton. Celui-ci accrocha des pièges à toutes les branches, confectionna un hideux épouvantail qui tournait au vent et agitait des grelots. Les merles le regardaient d'un oeil, en sifflant, et engraisaient. Ils se perchaient juste à côté des pièges, en miracle d'équilibre, ils les frôlaient du bout de la queue. Ils sifflaient un bon coup, et mangeaient une cerise.

M. Charton leur jeta des cailloux, des pétards, les injuria, les menaça de coups de fusil. Mais il n'en possédait point. C'étaient de très belles cerises, des premières, celles qui se vendent le plus cher. Il se dit que s'il pouvait savoir où se trouvaient les nids des merles, il lui serait peut-être possible de les y surprendre la nuit, et de les tuer, tout au moins de détruire

leurs nids, de leur faire une grande peur de nuit, avec une lanterne qui éblouirait d'épouvante leur sommeil, et les livrerait à ses mains. Et s'il les ratait, il pousserait de tels cris dans la nuit et ferait une telle sarabande avec sa lanterne, et mettrait les nids en telle charpie, que les oiseaux noirs s'enfuiraient pour toujours et s'enfuiraient chaque nuit encore plus loin parce que la peur leur reviendrait chaque nuit dès qu'ils fermeraient les yeux.

Il les guetta au crépuscule, de la fenêtre de sa chambre, au premier étage, et il les vit s'ébrouer, siffler, puis s'aller tranquillement coucher dans le mimosa.

La rage qui le prit ressemblait à une ivresse provoquée par de l'alcool frelaté. Il faillit tomber dans l'escalier tant il mit de hâte à le descendre. Il saisit à deux mains la hache posée, manche dressé, contre le mur, entre la cuisinière et le tas de bois à brûler. Ses doigts serrés devinrent blancs. Il sortit dans le jardin. Le mimosa n'était plus là.

Il le chercha le long de tous les murs. Il n'en trouva trace. En passant sous le cerisier, il fit craquer des noyaux. Il rentra chercher une lanterne, et à sa lueur jaune, il abattit l'arbre. La lune, à son lever, éclaira le jardin sans ombre. M. Charton monta se coucher, exténué.

Désormais il n'eut plus devant lui que de la terre meuble, de la bonne terre de rapport. Ses rangées de légumes étaient aussi bien tenues, propres, alignées, que les rangées de chiffres dans ses livres, en son temps d'activité comptable. Il respirait. Il avait, pendant quelques jours, vaguement continué de chercher le mimosa, mais le jardin pouvait se laisser embrasser d'un coup d'oeil, sans le moindre buisson, sans un coin de pénombre où se dissimuler. Et les merles, maintenant, couchaient et mangeaient chez le voisin. M. Charton se trouva enfin dans cet état d'équilibre et de certitude que peut faire éprouver la vue d'un univers limité, mais sérieux.

Il cueillit les premiers petits pois pour s'en faire une julienne. Le reste irait au marché. Quand il voulut la préparer, il trouva, à l'intérieur des cosses, au lieu d'un chapelet de pois innocents et tendres, autant de fleurs de mimosa. L'arbre se sentant perdu, s'était entièrement réfugié dans la terre, et recherchait la lumière par des voies détournées.

M. Charton arracha entièrement le carré de pois, et creusa à sa place un grand trou. Il sentit le mimosa s'enfuir sous ses pieds.

Ce furent ensuite les oignons qu'il avait laissé monter pour en vendre la graine, qui se sommèrent d'une boule couleur de soleil, puis les chicorées frisées qui devinrent des chicorées mimosées. Le persil dissimulait des rameaux clandestins subrepticement surgis,

une citrouille éclata un beau jour, projetant autour d'elle des gerbes de fleurs. Les tomates, au lieu de rougir, jaunissaient, les feuilles de poireaux se subdivisaient en folioles.

M. Charton poursuivait l'ennemi à coups de bêche, au fur et à mesure de ses manifestations. En quelques semaines, il eut tout dévasté. Il creusa des tranchées, les relia les unes aux autres par des boyaux et des souterrains. Il en lardait les parois avec une barre à mine. Il fouilla ainsi tout le soussol. Il avait dépensé à cette tâche une quantité d'énergie qui eût été peu commune même chez un athlète dans la force de l'âge, il avait terriblement maigri, il était devenu dur comme un os. Il ne sentait pas la fatigue, il passait ses nuits à veiller, à parcourir l'une après l'autre ses tranchées, sa lanterne à la main. Le mimosa ne se montrait plus.

Au bout de quelques jours. M. Charton se persuada qu'il avait enfin remporté la victoire.

Il voulut commencer de reboucher les trous. Quand il eut jeté la première pelletée de terre, il se sentit affreusement épuisé. Il alla tirer un seau d'eau fraîche, et se pencha pour y boire à même. À peine eut-il avalé une gorgée qu'il recula d'horreur. Dans l'eau d'argent tourbillonnaient et étincelaient mille petites sphères d'or. L'arbre pourchassé s'était réfugié au fond du puits.

M. Charton répandit le contenu du seau sur le sol, et les fleurs minuscules, toutes fraîches d'eau, brillèrent gentiment au soleil. Il les piétina, cracha sur elle, leur montra le poing, puis se redressa. Il voulait aller chercher le sac de ciment qui lui restait de la réfection du mur du jardin, le sac de chaux, le plâtre, le gravier, les cailloux, le fumier, les déblais, tout dans le puits, tout jeter, combler, plus haut que la margelle. Mais il ne put faire que trois pas. Il plia sur les genoux, mit une main à terre, regarda autour de lui d'un air étonné, essaya de retrouver sa respiration, se coucha sur le côté, puis sur le dos.

Ce fut là qu'un voisin le trouva quinze jours plus tard. Il était tout à fait bien conservé. Autour de lui flottait même comme une légère odeur de printemps. La pupille de ses yeux grands ouverts était couleur d'or, et deux feuilles de mimosa, bien dentelées et délicates, avaient poussé dans ses sourcils.